

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 20

MONTREAL, 20 OCTOBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS

L'AUTOMNE



DERNIÈRES FLEURS ET PREMIÈRES COQUETTERIES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & DANSEREAU,
Éditeurs-Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTREAL.

MONTREAL, 20 OCTOBRE 1894



Une guêpe dans le bois en vaut deux dans le cou.

Le succès demeure à deux ports plus loin que la persévérance.

GRANDEUR D'ÂME : Ne battez jamais un tapis pendant qu'il est à terre.

L'homme toujours suave et souriant est aussi insipide qu'un pudding sans sel.

Quand un homme commence à voir double, c'est que ses verres sont trop forts.

Mon caractère est comme mes bottes, disait un politicien, plus on le noircit, plus il reluit.

La mort du chef d'une grande maison de Cognac, nous a enlevé un homme important ; mais son esprit reste parmi nous.

Si vous êtes du mauvais côté d'un argument, faufilez-vous de l'autre, sans compter que votre adversaire peut être un homme bien pris.

Quelles contradictions !

L'eau salée donne du poisson frais.

Les mots vifs ralentissent l'amitié.

C'est quand le ciel a les bleus qu'il est le plus gai.

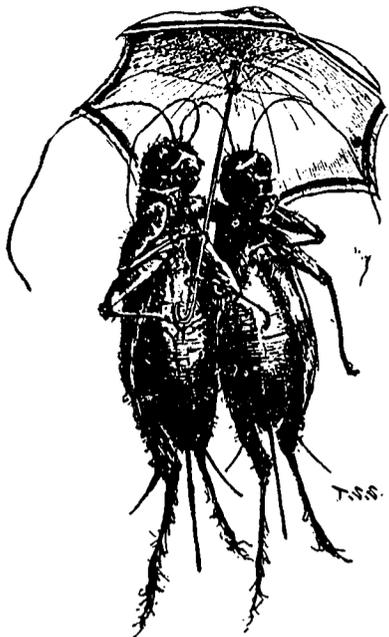
Allez donc parler des causes de la colère, quand il faut chauffer la théière à blanc pour la faire chanter !

Une jeune fille ne peut devenir une bonne moitié qu'en changeant de quartier.

Moins un homme a de tête plus il la perd.

SI GENTIL, LE MAGISTRAT

Le magistrat. — Prévenu, quel est votre état ?
— Un peu fiévreux, votre honneur ; je n'ai pas fermé l'œil de la nuit... C'est égal, je ne vous en remercie pas moins !



Partie de cricket.

RAISONNEMENT NEGRE

Le pasteur Pouleaupt. — Ça me fait de la peine de vous voir mener cette vie. Ne savez-vous pas que les méchants endureront les feux éternels de l'enfer pour toujours ?

Oncle Tom. — Je n'y crois pas, parce que vous savez bien qu'il n'y a pas une constitution capable de résister à cela.

L'EXÉCUTION PAR L'ÉLECTRICITÉ

Le condamné est sur la chaise électrique.

Le sheriff. — Avez-vous quelque chose à dire avant qu'on vous dépêche dans l'éternité ?

Le condamné. — Non, monsieur ; mais, mais, s'il vous plaît, ne m'envoyez pas collect.

LA BELLE AFFAIRE

Chez un dentiste :

— C'est il vrai que vous vous vantez d'arracher les dents sans douleur.

— Oui, monsieur, c'est vrai.

Après l'opération :

— Sapré chien ! Pour des dents extraites sans douleur, ça fait bigrement mal ! Vous m'avez trompé, bien sûr.

— Quand je dis que j'arrache les dents sans douleur, c'est à moi que ça ne fait pas mal.

POUR APPRENDRE SON MÉTIER

Le magistrat au prévenu, un gamin d'un douzaine d'années, surpris en train de pratiquer le vol à la tire :

— Vous commencez bien jeune, mon enfant.

— Dans notre famille, on n'est pas riche : papa nous force à travailler de bonne heure.

PAS NÉCESSAIRE



Le professeur. — Ah ! mon garçon... vous pouvez vous vanter de ne pas avoir inventer la poudre.

L'élève. — Papa m'a dit que c'est inutile et qu'on en a déjà suffisamment comme ça.

LA CHANSON DU TÉLÉPHONE

(Pour le SAMEDI)

Nous y ajouterions volontier l'air ; mais elle est trop jeune pour en avoir un.

I

Je suis la fi le au téléphone ;
C'est moi qui réponds quand on sonne
Et qui reçoit tous les hellos.
Ting é ling, ling ; ting é ling, ligne.
Reine de tous les numéros
Que mon cher public me résigne,
Je dois sans trêve ni repos
Présider à tous les propos
Qui se promènent sur la ligne,
Sans manquer au huis-clos.

II

Je suis là, semaine et dimanche,
Le jour, la nuit, mais en revanche
Je connais les faibles de tous,
Ting é ling, ling ; ting é ling, ligne.
Je ris bien des amoureux fous,
Toujours présents au moindre signe ;
En suivant le nombre de coups,
Je sais l'humeur ou le courroux
D'un monsieur pressé qui trépigne
Ou d'un mari jaloux.

III

C'est une place sans pareille
Non pas pour l'œil ; mais pour l'oreille.
Pour moi chacun a son dossier.
Ting é ling, ling ; ting é ling, ligne.
Je ferais un volume entier
De ce que sans bruit je consigne.
J'ai tantôt un chant de ramier,
Tantôt un couple chicanier
Qui le long des fils s'égatigne
Pour me désennuyer.

IV

Ne craignez pas que j'en abuse,
Tout simplement cela m'amuse
Sans le moindre inconvenient.
Ting é ling, ling ; ting é ling, ligne,
J'aime à servir tout bon client
Sans trop lire entre chaque ligne.
J'aide même à bon escient
La jeune fille confiant
Un petit mot qu'elle souligne,
A son étudiant.

— Maman, j'ai donné une grosse tape à Juliette ; je suis bon garçon, hein ?

— Bon garçon, tu n'as pas honte ? Tu es un méchant. Pourquoi dis-tu que tu es un bon garçon ?

— Parce que je suis venu te conter mon mauvais coup de suite.

EXAMEN DE DROIT AUX ÉTATS UNIS

L'examineur. — Fumez vous, monsieur ?

Le candidat. — Oui, monsieur.

L'examineur. — Offrez-moi un cigare. Très-bien. Maintenant, dites-moi quels sont les principaux devoirs d'un avocat ?

Le candidat. — Elever autant que possible le chiffre de ses honoraires, chercher à augmenter le nombre de clients.

L'examineur. — Parfait. Lorsqu'un procès est entamé, sur quel pied devez-vous vivre avec l'avocat de votre adversaire ?

Le candidat. — Sur celui de l'intimité.

L'examineur. — Très-bien ; vous promettez de devenir un des ornements de barreau. Maintenant, connaissez-vous le devoir que avez à remplir envers moi ?

Le candidat. — Mon devoir est de vous inviter à boire.

L'examineur. — Et si, par hypothèse, je refusais ?

Le candidat. — On ne trouve pas de précédent à pareil fait. Je ne puis répondre à la question.

L'examineur. — Superbe. Bravo ! L'assurance avec laquelle vous venez de faire cette déclaration prouve que vous connaissez parfaitement la loi. Je vais signer votre diplôme.

VILLAGE DE HAOU-BOCHAMFICHE,
COMTÉ DE KARAMOSTIKAWALA,
PAROISSE DE HUCABOYAB,
CANADA

Mon cher neveu,

Je ne t'ai pas écrit depuis ma dernière lettre, parceque nous avons quitter le village où nous demeurions autrefois, et conséquemment je n'avais plus ton adresse.

Mais en ce moment je prends la plume avec plaisir pour t'informer de la triste nouvelle de la mort de ton oncle Labourriche, qui mourut subitement la semaine dernière, après une longue et douloureuse maladie de huit mois.

Le pauvre homme a eu de violentes convulsions pendant toute sa maladie, reposant inerte et sans parole; appelant continuellement pour de l'eau et tenant sans cesse des discours incohérents.

Je n'ai pas eu le temps de t'informer plus tôt de cette catastrophe, mais je t'avais écrit par la dernière malle, qui est parti quinze jours avant sa mort.

Il est pas possible de dire de quoi il est mort, mais nous supposons que c'est sa dernière maladie qu'il l'a emporté, car il n'a jamais été bien durant toute sa maladie.

Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, les médecins présents qui étaient partis de la veille, tinrent une consultation et déclarèrent qu'ils n'avaient plus d'espoir de réchapper le moribond, et qu'ils craignaient même que leur patient ne jouirait jamais d'une bonne santé.

Son bien entier re tourne à ses plus proches parents qui sont tous morts depuis dix ans, de sorte que je m'attends qu'il sera divisé entre nous, et, comme tu le sais, il est considérable ce bien. Il avait un magnifique ma-

noir qui fut vendu pour payer ses dettes, et il perdit le reste dans une course de chevaux; cependant l'opinion générale ce jour-là, était, qu'il aurait facilement gagné, si le cheval contre lequel il trottait n'avait pas été trop vite pour le sien.

Dans tous les cas, mon cher neveu, tu n'as plus un seul parent vivant, dans ce vaste monde, excepté moi et tes deux cousins qui se sont faits tués en Chine.

Je ne puis pas continuer plus longtemps cet entretien douloureux; je vais clore ma lettre ici et la sceller. Ne l'ouvre pas de suite, attend trois ou quatre jours afin de mieux te préparer à recevoir cette terrible nouvelle, et te remettre de la grande émotion qu'elle te causera.

Ta blonde Catinette Bourragan t'envoie un gros bec sans que je le sache.

Je t'envoie cette lettre par Tit Joe Corbeil dit



LE GRAND BALAYAGE.

Chicoïnard, s'il oublie de te la donner ou qu'il ne puisse pas la distinguer des autres, (car il ne sait pas lire) dis lui que c'est celle qui parle de la mort de ton oncle.

Ta grande-tante affectionnée,

MARIE GROSSEGOITTE.

N. B.—Ne réponds pas avant d'avoir reçu cette lettre-ci.

UN BON CONSEIL

Procédé pour permettre aux ménagères de consommer le bouillon légèrement aigri, par la chaleur et l'orage, en dépit de la précaution prise par les cuisinières soigneuses de mettre à la sortie de la marmite un morceau de charbon dans le bouillon que l'on réserve pour le lendemain.

Ne jetez pas votre bouillon aigre, faites-le bouillir pour le préparer soit avec du pain, soit avec des pâtes, mais au moment de le verser dans la soupière, jetez dans votre liquide une pincée de bicarbonate de soude, c'est inoffensif et sûr comme procédé; votre bouillon, consommé immédiatement, ne conservera pas le moindre goût désagréable.

Tous ces détails sont évidemment bien connus de nos lecteurs, mais ils sont bons à rappeler en cette saison.

UN RÔLE DES CHIENS DANS LE CHOIX D'UNE FEMME

Voici quelques lignes traduites textuellement d'un article que vient de publier la *Westminster Review*: le rôle domestique du chien y est envisagé, on en jugera, à un point de vue entièrement nouveau:

«L'homme qui veut se marier avec une jeune fille doit bien examiner la façon dont elle se comporte avec ses parents et ses amis; mais il ne doit pas négliger non plus de s'enquérir de sa conduite envers le monde animal.

On a eu raison de dire que «il n'y a point de bonne personne qui déplaît aux enfants et aux chiens.»

Quo les chiens nous soient inférieurs ou non, leurs instincts les trompent rarement, et toute antipathie prononcée de leur part peut-être considérée tout au moins comme le signal d'un danger.

Et nous n'avons à éprouver aucune compassion pour ceux qui, s'étant mariés avec des jeunes filles que les chiens n'aimaient pas, trouvent ensuite dans le mariage les désagréments auxquels ils auraient dû s'attendre.»

EN COUR DE POLICE

Le magistrat, d'un ton sévère:
—Accusé, vous reconnaissez avoir soustrait au plaignant plusieurs boîtes de foin... Qui vous a poussé à commettre ce délit?
—La faim, votre honneur!

L'AMOUR EST AVEUGLE



I

Charlot.—Bon ! c'est bien Catherine, je la reconnais à son bonnet, son grand tablier et sa tournure.

II

Fanchette.—Attendez un peu polisson, que je vous enseigne à insulter les femmes !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Dans un débit de tabac de Tours.

Le client.—Payez vous.

Le buraliste.—Votre pièce n'a pas cours.

Le client.—Pardon ; c'est une pièce de la République.

Le buraliste.—Ça m'est égal, c'est la *Voil américain*. Je la refuse.

(Absolument authentique.)

—Tu écris encore aux Ducorneau ?

—Il y a quinze jours que je leur dois une réponse.

—Les crétins ! Co qu'ils nous rasant avec leur correspondance ! ..

—Laisse-moi terminer : "Ma femme se joint à moi, chers amis, pour vous dire les choses les plus aimables."

On réjète, à l'Alcazar, une revue assez grivoise.

Au milieu d'une scène échevelée, l'acteur chargé du rôle principal s'arrête, coart et, s'adressant au souffleur avec impatience :

—C'est insupportable, à la fin... vous ne soufflez jamais le texte !

Et le souffleur, timidement, du fond de son trou :

—Je n'ose pas !

Entendu :

Ils sont gais dans la Mayenne : ils réclame la tête des criminels en jouant du mirilton !

—Laval qui rit !

Un pharmacien a mal pesé la drogue et a empoisonné le client.

Quand on lui annonce la fatale nouvelle, il s'arrache deux poignées de cheveux, et :

—Il faut avouer, s'écrie-t-il, que j'ai eu la main malheureuse ; c'était mon meilleur client ! ..

Dans un restaurant sur les bords de la Loire.

—Est il vrai que la Loire soit montée, en 1866, aussi haut que l'indique cette ligne tracée sur le mur ?

—Pas précisément, Monsieur ; elle n'est montée, en fait, que jusqu'à cette ligne du bas. Mais les gamins s'amusaient toujours à effacer cette marque ou à la salir. Cela me donnait tellement de mal pour la rétablir chaque fois, que je me suis décidé, un beau jour, à la transporter là-haut, hors de toute atteinte.

Logique des mots :

—Est-ce vous qui vous rasez ?

—Oui, pourquoi ?

—Vous vous êtes coupé à trois endroits.

—(Que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute... mon rasoir ne coupe pas.

Guy Bolard, après maintes vicissitudes, vient de se faire admettre comme pion dans l'établissement d'un infime marchand de soupe.

A peine entré en fonctions, il s'adresse en ces termes aux élèves de l'étude qui lui est confiée :

—Attention, Messieurs ! Je vais faire l'appel... Mais, au fait, ce serait peut être un peu long. Simplifions... Que les absents veuillent bien lever la main !

M. de X..., capitaine de vaisseau, à son service un vieux matelot qui a couru les quatre coins de la mer.

L'autre jour, Mme de X... demandait au vieux Mathurin ce qui l'avait le plus frappé dans ses voyages

—Ce qui m'a le plus étonné, répondit le matelot, c'est

que les Chinois ont les mêmes habitudes que nous. Ainsi, Madame, ils se mouchent avec leurs doigts, comme vous et moi !

—D'où vient cette magnifique épée ?

—De Tolède.

—Je croyais que les meilleures étaient celles de Damoclès.

DONNANT DONNANT



Hector.—Papa, pourquoi que tu fais un cadeau à madame Boulinaud.

Le père.—Parce qu'elle en a fait un à ta mère. Quand on reçoit quelque chose, il faut le rendre.

Hector.—Alors quand je recevrai une gille ?

Nos réservistes :

—Mon lieutenant, je voudrais bien avoir une permission de vingt-quatre heures ; ma mère est malade et...

L'officier furieux :

—Tous les mêmes, là : toujours une sœur, une tante ou une cousine à la dernière extrémité... Moi aussi, s'pristi, j'ai une famille... et voilà douze ans qu'elle se porte bien ! ..

Lili n'a pas été sage, aussi est-elle réprimandée par son aïeule maternelle qui veut lui faire demander pardon ; Lili résiste.

—Eh bien ! si tu ne veux pas, je vais appeler le diable qui va t'emporter.

—Oh ! j'ai pas peur, je sais bien qui viendra pas ! papa te dit toujours que le diable t'emporte, et cependant t'es toujours là, grand'mère.

—Alors, M. Casimir-Périer passe ses vacances au château du Pont ?

—Oui, mais il se déplace fréquemment pour venir à Paris.

—Ça prouve qu'il n'est pas qu'à Pont ! ..

Entre boulevardiers.

—La santé de ce pauvre Raoul inquiète beaucoup ses amis : il dépérit à vue d'œil, il est sombre, taciturne et manifeste même des vellétés de suicide... C'est la maladie de Werther.

—Alors, il serait sage de le faire soigner par un bon werthérinaire.

En correctionnelle :

Le président.—Alors vous vous plaignez d'avoir été frappé par le prévenu ?

—Oui, mon président, il m'a donné deux coups de pied dans le...

—C'est bien... asseyez-vous sur ce mot !

Simple dialogue entendu hier à la sortie des assises.

—Avoir interdit la publication des débats ce n'est pas *l'aurore*.

—Oui, mais en revanche, c'est *Grave*.

On juge une espèce d'hercule accusé de tapage nocturne et de rébellion.

Le président.—Vous n'avez pas d'avocat pour vous défendre ?

Le prévenu.—Je n'ai besoin de personne pour me défendre. Vous pouvez venir tous les trois... (*se campant*) : je vous ferai votre affaire à moi tout seul.

En police correctionnelle :

—Prévenu, vous êtes accusé d'avoir volé un me'on ; vous ne pouvez pas nier le fait, car on vous a vu au moment où vous l'emportiez.

Le prévenu.—Pardon, mon président, je ne l'emportais pas : nous cheminions côte à côte.

Pétition au Bureau de bienfaisance :

"La malheureuse est la seule fille d'un père mort sans enfants, et elle soutient par son travail ses frères en bas âge."

L'examineur écrit en marge :

"Exagération évidente."

A la correctionnelle.

L'accusé, tristement :

—M. le président ne peut pas m'infliger trois mois de prison... mon docteur m'a recommandé d'aller passer l'été à Vichy !

—Je ne sais ce qui me retient de vous casser une patte ou deux.

—Eh bien ! moi, je sais ce qui m'empêche de le faire : je suis membre de la Société protectrice des animaux !

—Papa, quand on ouvre les huîtres en vie, ça doit leur faire mal ?

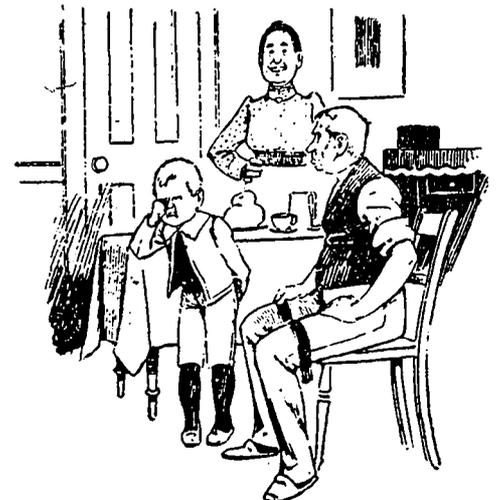
—Oui, mon fils, c'est ce qu'on appelle "le supplice de Cancale !"

Calino, devenu commerçant, a fait peindre au frontispice de sa boutique : *Calino frère*.

—Mais, lui dit un ami, je croyais que vous n'aviez qu'une sœur ?

Justement, réplique notre gâteux, c'est pour qu'on ne me confonde pas avec elle.

REVANCHE EN PERSPECTIVE



Paul.—Tu regretteras plus tard de m'avoir battu, va !
Le père.—Quand tu seras grand et que je serai vieux, je suppose.

Paul.—Non, mais je te promets que je ferai tant crier tes petits enfants, que tu n'auras pas de repos.

ELLE NE VEUT PAS SE PERDRE



La dame. — Comment Marie vous me quittez ?
Marie. — Oui, madame, je veux aller demeurer dans une famille qui observe le dimanche.
La dame. — Mais nous l'observons le dimanche ici !
Marie. — Ah ! non madame, je veux dire, là où on mange froid le dimanche.

CONTE D'ALSACE

Sur les rives du Rhin, dans notre vieille Alsace, là-bas, au cher pays vers lequel se tournent tous les yeux dans un regard mêlé de larmes et d'espérances, on a gardé profond et vivace de souvenir de la patrie.

Souvent, aux jours de grandes fêtes, les jeunes filles aux longues tresses d'or envient le temps où leurs mères, plus heureuses, étoilaient le large ruban noir d'une cocarde tricolore, et, furtivement, prennent la chère relique dans le tiroir aux souvenirs et l'essaient devant la glace ; mais en cachette, après avoir tiré les rideaux, car si le bourgmestre venait à passer... Puis le soir, à la veillée, quand le sarmant pétille dans l'âtre, que l'aïeule file sa quenouille au coin de la cheminée et que les petits sommeillent sur les genoux de leurs mères ou gazouillent dans leur berceau — charmant babil de l'enfant qui s'endort et conversation du soir — les vieillards secouant gravement la cendre de leurs grosses pipes, devisent tout bas des anciens jours, et racontent parfois quelque touchante histoire, quelque glorieuse aventure où l'on parle de nous de la France !

Ils disent que, la nuit, quand la plaine est déserte, que tout dort au village et dans les alentours, on entend résonner, mêlées à la plainte du vent à travers les branches, les fanfares des clairons ; et que dans le lointain, au flanc des vertes collines, passent des escadrons dans des éclairs de feu et de fumée. Puis ils disent aussi, qu'aux murs des citadelles, où flottent tout le jour, comme un vivant affront, les étendards allemands, dès que les douze coups de minuit ont gravement tinté au clocher de la cathédrale de Strasbourg, on voit partout briller, malgré les sentinelles, les trois couleurs de nos drapeaux.

Une toute petite Alsacienne, Francette, la mignonne fille du grand Fritz et de la blonde Lisbeth, croyant de tout son cœur à ces touchantes

légendes, résolut de passer une nuit dans le *Champ du Combat* là-bas, près du petit bois, pour voir, elle aussi, ces fiers soldats français que son aïeul et son grad onc'e entendaient pendant leurs longues insomnies, et dont il lui semblait, par les nuits claires de juin, voir l'ombre se profiler sur les rideaux de son lit d'enfant.

Or, un soir, voyant ses parents endormis, elle se glissa furtivement hors de sa chaumière, sans bruit, ses petits sabots à la main ; puis sous la pâle clarté de la lune, prit sa course vers le *Champ du Combat*. Et là, l'oreille au guet, les yeux grands ouverts, la mignonne attendit.

C'était par une nuit merveilleuse et sereine, où les grillons chantaient dans les blés endormis tout émaillés de fleurs, où les cochenilles s'assoupissaient au sein des roses ; où le papillon sommeillait au tour des grands lis, tandis que, là-haut, les étoiles d'or se penchaient sur la plaine pour voir les vers luisants, leurs frères des taillis, se poster dans les mousses vertes afin d'éclairer les sentiers assombrés. Dans le bois tout chantait, la brise en passant baisait le front rosé des petites centaures ; le zéphir dans les rameaux, murmurait doucement sa chanson au jeunes feuilles, le rossignol lançait ses trilles sonores, et là-bas, sur l'étang, les larges nénuphars se miraient dans l'eau claire, tandis que le ruisseau jaseur caressait, en riant, les cailloux blancs et roses de son lit.

Minuit sonna. Les grands yeux bleus de Francette se fermaient doucement. Appuyée contre une vieille roche toute moussue, elle sentait ses idées devenir confuses, sentiment vague et charmant qui tient de veille et du rêve.

Tout à coup, une vive clarté l'environna, rougeoyant les coteaux, flamboyant dans les branches ; un bruit sourd qui augmentait en se rapprochant, fit résonner le sol, se répercutant dans tous les échos de la colline. Et sans la nuée lumineuse, voici que passèrent, au grand galop, des régiments entiers : cuirassiers resplendissants, hussards chamarrés de brandebourg, dragons, lanciers. Puis tête haute, nos braves petits fantassins, tous drapeaux et clairons en tête. Et quand le dernier bataillon défila devant elle, le porte-drapeau se détacha du groupe, descendit dans le *Champ du Combat*, s'approcha de Francette, ébahie, charmée, et, dans ses petits bras, déposa le drapeau. Un étendard superbe, tout en soie, frangé d'or, dont les trois couleurs ondoyaient victorieusement dans la brise douce et parfumée de cette tiède nuit d'été. En même temps les cloches du village et celles des églises

voisines sonnaient à toutes volées ; les fleurs tricolorent étoilant les blés se dressaient joyeuses comme pour dire : " Et nous, ne portons nous pas aussi les trois couleurs de la Patrie ? "

Francette se baissa et, de ses petites mains cueillit, en les baisant, coquelicots, bleuets, marguerites, dont elle couronna glorieusement la hampe dorée du drapeau. Et les clairons sonnaient la charge, les tambours battaient, mêlant leurs roulements graves aux hennissements des chevaux ; tandis que les oiseaux gazouillaient doucement sous les rayons de la lune attendrie.

Mais, tout à coup, le coq chanta, l'aube blanchit le contour des collines... et Francette ouvrit les yeux. Autour d'elle plus rien, ni cavaliers, ni fantassins ; dans ses bras, point de drapeau ; mais seulement une grosse gerbe tricolore où les blanches marguerites faullaient leurs collerettes entre les barbes des bleuets sous les larges pétales transparents des coquelicots. Et comme de ses yeux encore ensommeillés, la mignonne interrogeait l'horizon, là-bas, dans la direction de Strasbourg, elle crut voir un bel ange qui rapide, remontait au ciel emportant le drapeau dans ses bras, et qui, au moment de disparaître, se retourna vers le *Champ du Combat*, disant : " Adieu, Francette. " Et la petite Alsacienne, pieusement, répondit : " A bientôt, France ! "

JACQUES AVRIL.

On juge un homme par les yeux, une femme par les lèvres.

ÉCONOMIE FORCÉE



Charles. — Il y a vingt ans que je suis à Montréal, et j'ai encore le premier dollar que j'ai gagné.

Sarcaste. — Est-ce un faux dollar ?

L'AFFAIRE DES PLANCHES

A *Alphonse Allais.*

La porte s'ouvrit.

Dans la chambrée, à vingt-six lits, longue et froide, les soldats, serrés autour du poêle bourré de sapin, levèrent la tête. Un caporal entra — le "cabot" de semaine — et lança aux frileux :

— Les proposés pour l'avancement, en route !

Bernard fit un soubresaut, éteignit sa pipe, se leva, et, un peu bousculé par un camarade qui guettait sa place, se dirigea vers son lit.

En habitué de la salle de police, il savait que là-haut, à la boîte, les paillasses étaient réduites à leur plus simple expression. Il saisit donc la sienne, la chargea sur ses épaules et suivit le caporal, qui, déjà, s'impatientait.

— Qu'est-ce qu'on joue, ce soir, Bernard ? fit une gutturale voix de méridional gouaillieur.

— Les "Ténèbres," drame en dix actes et vingt tableaux ! Le cabot, il a des billets de faveur... Si tu en veux !

Bernard, sa paillasse sur le dos, restait-là, maintenant, au milieu de la chambrée, qui semblait mise en belle humeur par le spectacle toujours drôle d'un troupier que l'on conduit aux "locaux disciplinaires."

— Allez ! houst ! fit le caporal.

Le lit portatif déjà disparaissait dans l'escalier, quand le barbu — un gaillard qui passait pour la connaître — rappela celui qui allait "se faire emboîter :

— Alors, c'est ce soir que ça se termine ?

— Quoi ?

— C'te affaire.

— Quelle affaire ?

— L'affaire des planches, parbleu !

D'immenses éclats de rire faillirent renverser le poêle et ses accessoires.

La paillasse elle-même vacilla sur le dos du malheureux puni.

— Sacré barbu ! faisait Bernard, en gravissant les quatre-vingt-douze marches qui le séparaient de la boîte, — sacré farceur !

— Toujours le même, ajouta, sérieux, le caporal, — un blanc-bec à mine de croque-mort, déjà mûr pour l'avancement.

* *

L' "Affaire des planches" ne racontait jamais son effet.

C'était une facétie, une scie, qui, à tout propos, revenait dans les conversations. Le bataillon s'en faisait fier : une spécialité pour lui, une gloire presque. "On dirait du veau !" "L'a-e-u-u ?" "Savez-vous si nous aurons la guerre ?", etc., étaient déjà des vieilleries qui ne produisaient plus que de légers haussements d'épaules.

Pour les remplacer, on usait, et on abusait de l' "Affaire des planches", — colle inoffensive s'employant à froid.

Aux latrines, — véritables loges de concierges, — dans la cour, à l'exercice, pendant les pauses, partout des dialogues dans ce genre :

— Tu sais, vieux, ça se complique !

— Ça se complique ?

— Et salement, alors !

— Ah ! Et quoi donc ?

— L'affaire des planches, tiens !

Ou :

— Tu as l'air abruti, ce matin !

— Mon cher, depuis la fameuse affaire...

Vous devinez le reste.

Pas très spirituelle, cette scie, — la garnison végétait loin du boulevard, — mais, au moins, elle avait une histoire, et je connais beaucoup de scies qui ne peuvent en dire autant.

* *

Chichois, — Chichois (Anastase), soldat de deuxième classe à la 3e du 4, — était un troupier comme les autres, sachant lire, écrire et... grimper aux arbres, se levant dès que le clairon de garde lançait, aux quatre coins du fortin, les premières notes du réveil, astiquant, brossant, fumant, chiquant, et sachant lestement déguerpir dès qu'il apercevait la silhouette d'un gradé à la recherche d'hommes de corvée.

Petit, une tête large et épaisse, un front de hyène, des yeux ronds où perçait la roublardise du paysan, un nez déjà cramoyé, une bouche cù, d'après les potins de la chambrée, entraînait un pain de munition, des épaules d'athlète, et, avec cela, des bras et des mains capables de faire respecter le gaillard à qui ils appartenaient.

Au fond, très malin, Chichois, quoique Auvergnat.

Mais pour une chique, et même pour un "cu

rance, et de faire taire enfin les mauvaises langues qui prétendaient qu'Anastase ne venait pas parce qu'il se conduisait mal.

La feuille de punitions, encore vierge, de Chichois (Anastase), matricule 683, était là pour attester l'impeccabilité de sa conduite.

Mais ce nom seul, Chichois, je ne sais pourquoi, avait le don de mettre en fureur l'irascible capitaine qui commandait la 3e du 4.

— Comment, Chichois ?... Une permission ?... C't idiot !

— Mon capitaine, c'est un bon soldat, répondait le sergent-major.

— Un bon soldat, Chichois ?

— Oui, mon capitaine.

— Bon soldat ! bon soldat !... Très bien ! Mais... sa binette ne me plaît pas !

Et de gros traits de plume criblaient le modeste imprimé qu'Anastase payait deux sous au cantinier.

Pauvre Chichois !

AMÉNITÉ FÉMININE



Louise. — Je ne comprends pas pourquoi monsieur Sacapiastre ne vient plus me voir.

Clara. — As-tu déjà joué du piano devant lui ?

Louise. — Oui, et j'ai aussi chanté.

Clara. — Ça dépend peut-être de ça.

lot," il eut accompli les actes les plus héroïques.

Ainsi, tous les jours, moyennant une lampe de tabac, il faisait le lit du cabot ; tous les samedis, pour le même prix, il lavait les tables, les bancs, les vitres, la planche à pain et les râteliers d'armes. Un vrai bijou, Chichois, une perle pour la chambrée ! Et, cependant, malgré son dévouement connu de tous, malgré sa réputation de soldat propre, malgré la protection du caporal, malgré ses trente-deux mois de bons et loyaux services, malgré sa giberne, qui, grâce à l' "huile de coudes," était une glace, une vraie glace, et donnée pour modèle aux bleus, il ne pouvait obtenir la plus courte permission.

Et cela le désespérait.

"Le colonel m'en veut !" écrivait-il à ses parents, qui, à Marcenat, dans le Cantal, l'attendaient toujours, impatients de le montrer, de promener, à travers le village, son pantalon ga-

* *

L'auverpin ne se décourageait pas.

Un jour, il se dirigea vers le bureau de 4-3.

Trois fois sa grosse main heurta lourdement la porte.

Personne ne répondait. Alors, doucement, il poussa l'huis, et, timidement, s'approcha du lit où sommeillait le sergent-major.

— Chef ! prononça Chichois un peu interdit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est moi, Chichois, qui...

Le "double" remua, regarda son interlocuteur, qui baissait les yeux comme s'il allait avouer un crime abominable.

— Ah ! c'est toi, sale Auvergnat ! — fit le sergent-major, pâteux, — que veux tu ?

— Je venais, chef, vous... vous... comme qui dirait solliciter... pour le fait... d'avoir une petite permission.

— Une permission ? As-tu des motifs ?

— Oui, chef. Une affaire...

— Une affaire... de famille ?

— Je chais pas, c'est l' "affaire des planches."

— Quelles planches ?

— Je chais pas. On l'appelle comme ça, au pays.

— Mais, explique-toi, mille tonnerre !

— Chais pas, moi... c'est l' "affaire des planches," voilà tout.

Le sergent-major s'était levé, et ahuri, regardait Chichois, qui, la tête basse, l'œil torve, le corps plié en deux, l'air godiche, bredouillait :

— C'est pour l' "affaire des planches," chef !

L'auvergnat, immobile, les mains dans le rang, attendait une réponse.

— Le capitaine a raison, murmura le double, c'est un crétin, un idiot !

Puis il cria :

— C'est bien, Chichois, fous-moi le camp, j'en parlerai au lieutenant.

Chichois — très malin, quoique Auvergnat — avait bien choisi le jour pour réclamer : le capitaine était absent.

Donc, le soir, à la signature des pièces, le lieutenant qui commandait la compagnie fit appeler notre homme, le questionna, et, malgré tous ses efforts, n'obtint que : "C'est pour l'affaire des planches. J'ai pas chez d'estruchion pour l'eschpliquer," toujours dit avec le même accent doux et traînard.

Le lieutenant se laissa attendrir ; il signa une permission de cinq jours, et, le surlendemain, — vogue la galère ! — Chichois, l'idiot, le crétin, était en route pour Marcenat.

* *

OUBLI PLAISANT



La belle-mère — De grâce Henri, appelez votre chien, il va me dévorer !

Le gendre (plein d'affaires). — Certainement, belle-maman, mais je veux être pendu si je me souviens de son nom !

Trois jour après le départ de Chicho's, le colonel allait, vers dix heures, congédier les militaires de tous grades qui, chaque jour, assistent à la grande cérémonie du rapport, quand, tout à coup, il s'écria, presque gai :

— Sapristi ! j'oubliais l' "affaire des planches !" Et, tirant d'un fouillis de notes un petit papier bleu, il s'adressa au lieutenant commandant le 3e du 4 :

— Voilà un lascar de votre compagnie qui me télégraphie :

"Affaire de planches pas terminée. Demande prolongation."
"Chicho's."

— Vous allez me renseigner : quel est ce Chicho's ? Quelle est cette affaire ?

— Mon colonel, reprit le lieutenant interloqué, le soldat Chicho's est venu me demander une permission de cinq jours pour régler chez lui une "affaire de planches." Je lui ai demandé des détails ; il a prétendu que c'était très sérieux, et n'a pas su me dire de quoi il s'agissait ; c'est sans doute une affaire de famille, un arrangement entre parents...

— Heu ! heu ! fit le colonel, un carottier, votre Chicho's !

— Carottier ! il est bien trop naïf : c'est un Auvergnat !

Le lieutenant ayant ajouté que Chicho's, très bon soldat, était pour la première fois en permission, le colonel expédia à Anastase une prolongation de quatre jours.

Mais, en même temps que la dépêche, partait une lettre à l'adresse du brigadier de gendarmerie de Marcenat.

Et, lorsque Chicho's, regaillard par la soupe aux choux, revint, la musette pleine de saucisses et de fruits, il fut très surpris, oh ! oui ! très surpris, quand le sergent-major lui mit sous les yeux, qui s'écrouillèrent, la petite note que voici :

"683, Chicho's, soldat de deuxième classe. Huit jours de prison, ordre du colonel : a trompé son commandant de compagnie et le chef de corps en prétextant une affaire qui n'a jamais existé, et pour laquelle il a obtenu une permission."

L'Auvergnat reçut bravement le coup.

— Bah ! dit-il, pendant que sa musette faisait le tour du bureau, huit jours de permission, huit jours de prison. Ça s'équilibre... et ça compte dechur le congé !

Cependant, — très malin, quoique auvergnat, — il ne put s'empêcher de reconnaître que le colonel était encore plus malin que lui.

Le soir même, Chicho's filait à la grosse boîte, à l'ours, où, de-jà, un compagnon d'infortune avait tracé, sur le mur, en grosses lettres noires :

Ici,

Ce soir,

On juge

L'Affaire des planches.

FRANCIQUE RIVIÈRE.

NOUVEAU JEU DE SOCIÉTÉ

Nous l'avons vu jouer avec succès et il est la source du plus vif amusement.

Malheureusement, il est assez difficile de le réussir, une fois qu'il a la publicité des journaux, car l'inconnu en fait tout le piquant.

Avant le dîner, la dame de la maison annonce qu'elle impose à ses hôtes un jeu qu'ils vont jouer à leur aise pendant le dîner et qu'ils ne connaîtront qu'une demi-heure après être sortis de table. Généralement, elle fait payer un enjeu, soit, vingt-cinq centimes à chacun des hommes pour faire une cagnotte que le gagnant aura le droit de garder.

Ce premier mystère jette déjà une certaine intrigue pendant le repas.

Quand tout le monde est levé de table, chaque joueur est prié de passer, un par un, dans une autre salle où il trouve écrit sur le haut d'une feuille de papier blanc le nom d'une des Dames qui dinaient.

On lui donne cinq minutes pour décrire la toilette de cette femme. Naturellement, il est tenu au secret en revenant au salon. Il est excessivement comique pour ceux qui sont dans le secret d'observer la rentrée de ces messieurs qui, d'instinct, en revoyant la femme qu'ils ont eu à décrire, se mettent à comparer la toilette qu'ils ont sous les yeux avec celle qu'ils ont mise à tout hasard sur le papier ; car, on le sait, jamais, au grand jamais, un homme n'observe la toilette ou les bijoux d'une femme ; il ne regarde que la figure, les yeux surtout, les épaules et la taille.

Quand tout est fini, on fait venir les petits papiers qu'on lit tout haut à ces dames. Inutile de dire que toutes ces descriptions sont des plus cocasses, étant donné qu'aucun homme ne peut donner le vrai nom à un seul article de toilette d'une femme. On y trouve les détails les plus bizarres et les plus invraisemblables. Celui qui s'est le plus rapproché de la vérité, au dire d'un comité de cinq dames, a le prix.

LE BEAU CHEMIN N'ALLONGE PAS

L'homme de police, à un homme ivre dans le carré Viger. — Pourquoi ne vous en allez vous pas chez vous ?

Le pochard. — C'est ce que je fais ; mais c'est long.

L'homme de police. — Où demeurez-vous donc ?

Le pochard. — Sur la rue Lagauchetière, près de la rue St-Denis.

L'homme de police. — Mais c'est à deux minutes d'ici.

Le pochard. — Vous croyez cela, vous ! J'ai fait cinq milles pour me rendre ici ; et je vais être obligé de faire le tour de la ville pour arriver chez moi.

LES MALHEUREUX TYPOGRAPHES

La veille des noces :

Le futur, s'arrachant les cheveux de désespoir :

— Et dire qu'elles sont toutes jetées à la poste !

La future. — Quoi donc ?

Le futur. — Nos cartes d'invitation. Au lieu de dire : "Votre présence est requise," le typographe a mis : "Votre présent est requis."

THEATRE ROYAL

"THE IVY LEAF"

Ce mélodrame de M. W. H. Power a été donné, cette semaine au Théâtre Royal.

"The Ivy Leaf" a toujours été favorablement accueilli à Montréal. Les représentations de cette semaine n'ont pas fait exception. Comme peinture de mœurs irlandaises, la pièce a beaucoup de mérite. On y rencontre tour à tour le comique et le tragique. Les situations sont bien liées et l'intérêt se soutient.

M. Smith O'Brien a tenu avec talent le rôle de "Murty Kerrigan," et M. Chas Venron, dans le rôle de joueur de cornemuse, s'est particulièrement signalé. Le rôle de "Teddy" est difficile. Il lui faut une spécialité comme M. Venron.

Les rôles féminins ont eu pleine justice et M^{lles} Macauley, Julia Gilroy, Jeannette Johnson, et "Baby" Johnson ont créé une bonne impression.

La mise en scène et les tableaux doivent être mentionnées avec éloge.

Les dernières représentations auront lieu après-midi et ce soir, qu'on s'y rende. La semaine prochaine : "The Life Guard."

QUEEN'S THEATRE

"THE BURGLAR"

"The Burglar" est une pièce qui a été hautement appréciée partout où elle a été représentée, elle nous sera donnée au Queen's Theatre la semaine prochaine pendant trois soirs consécutifs commençant lundi. Durant le reste de la semaine, M^{lle} Marie Louise Bailey, pianiste de la Cour du Roi de Saxe, donnera trois concerts. Nous espérons que le public encouragera les efforts que fait le gérant M. Anderson pour nous donner de telles attractions en s'y rendant en foule.

QUELQUES COMBLES

De la distraction :

Aller chez un oculiste pour se faire soigner un oeil de perdrix.

De l'amour du métier, pour un tambour de régiment qui a crevé sa peau d'âne :

Battre du tambour sur une caisse... de retraite.

De la naïveté pour un patron :

C'est de traiter un commis de drôle de pistolet pour qu'il parte.

TOUTES PAREILLES



Lucie. — C'est la fête de monsieur Alfred : Quel cadeau vais-je lui faire ?

La maman. — Je crois que ton cœur lui ferait plaisir.

Lucie. — Il l'a... mais il ne le sait pas.

UNE JOURNÉE DOUVRAGE



Le patron. — Hein ! Tu as perdu la lettre que je t'envoyais porter ! Retourne sur tes pas et retrouve-la. A ta mine, je crois fort que tu l'as perdue dans un cabaret ?
Michel. — C'est vrai, monsieur ; mais je ne puis pas me rappeler lequel.

LA RONDE DU LOUP

I

La mère Martine avait plus de quatre-vingt-dix ans, et avec ça une santé de jeunesse. Elle faisait encore ses quatre repas, dormait sa nuit et employait son jour à surveiller toutes choses dans la ferme.

A vrai dire, son dos était voûté, et pour marcher elle s'appuyait sur un bâton ; cependant elle faisait encore plus de pas, à elle seule, que tous les autres de la maison ensemble. Quand le soir venait et qu'on tenait la veillée, la mère Martine prenait un rouet, puis son pied ses doigts allaient si bien, qu'à l'heure de la couchée elle avait toujours garni sa bobine d'un fil qui n'était pas mal fin.

La mère Martine était maigre. Ses yeux brillaient encore dans leurs fossettes profondes, comme des vers luisants, le soir, sous les voûtes des buissons. En riant, elle faisait voir encore quelques petites dents blanches, qui empêchaient son menton de faire trop carillon avec son nez. Sa voix tremblotait un peu beaucoup, mais personne pourtant ne savait dire mieux que la mère Martine les chansons du vieux temps. Aussi l'hiver, pendant les longs soirs, on l'entourait et on l'écoutait sans se lasser. Le rouet ronflait, la mère Martine chantait, et les jeunes étaient heureux.

La mère Martine avait deux filles et deux garçons, âgés de soixante à septante ans, qui avaient des filles et des garçons âgés de quarante à cinquante, qui avaient, eux aussi, des enfants de dix à trente ans.

Aux veillées, toute la famille se réunissait dans la maison de la grand'mère, et comme parmi les petits-enfants de la mère Martine se trouvaient beaucoup de gentilles filles et de gaillards garçons, la jeunesse du voisinage venait aussi à la veillée, — tout naturellement, comme les passereaux vont au froment, ou comme les canotons vont à la rivière.

Alors Dieu sait si on était nombreux ! — Les hommes tillaient, les femmes tricotaient... Quant aux jeunes, s'ils faisaient mine de travailler un peu, c'était pour attendre le moment où l'on mettrait en train quelque jeu, quelque danse, afin de rire et de sauter tout leur content ; et ça ne tardait jamais beaucoup.

Un soir donc que nous étions là une vingtaine,

tous plus dansants et chantants les uns que les autres, on décida de faire des rondes, et dans celles du pays on choisit celle du loup.

Pour cette ronde, comme pour toutes les rondes, les filles, les garçons s'entremêlent en se donnant la main, puis, en tournant, ils chantent tous ensemble :

Lorsque les fillettes
Seules vont au bois,
Le loup, qui les guette,
Se cache et les voit.

On dit deux fois ce couplet, puis on tourne vite, vite, en chantant, ou plutôt en criant :

Au loup ! au loup ! au loup !
Sauvez-vous, fillettes !
Au loup ! au loup ! au loup !
Quand le loup vous guette,
Sauvez-vous ! sauvez-vous !
Au loup !

Alors un garçon, qui entre dans le rond dit le second couplet :

Mais ce loup terrible,
Qui vous fait tant peur,
N'est pas insensible
A vos yeux charmeurs.

Quand il a dit, tous se reprennent à ré, et à le refrain :

Au loup ! au loup ! au loup !
Sauvez-vous fillettes...

Ensuite le garçon du milieu chante encore :

Soyez moins farouches,
Point ne vous mordra,
Non, car s'il vous touche,
Vous embrassera...

A ce moment, toutes les filles se sauvent, ou doivent se sauver en criant : *au loup !* parce que celui qui fait le loup (c'est-à-dire le garçon qui est entré dans le rond) tâche d'en attraper une avant qu'elle ait touché le mur de la chambre. S'il y parvient, il l'embrasse, — et elle devient le loup du suivant.

Comme ce n'est point, certes, une pénitence d'être le loup, ni d'être pris pour le devenir, il arrive qu'au lieu de se sauver bien vite, plusieurs de ceux du rond vont assez lentement pour se laisser facilement prendre. Alors le loup qui a de quoi choisir, ne se gêne pas pour le faire ; et les demeurants ont perdu leurs avances, dont on rit et se moque ; en disant qu'ils ne sont pas d'assez beaux gibiers pour le loup, et autres propos qui égayent la veillée.

Donc, pendant que nous faisons cette ronde, la mère Martine, qui nous regardait, riait, comme de bonheur. Sous le train que nous menions, on l'aurait pu même entendre chanter tout bas les couplets, dire bien haut les refrains, et faire de gros éclats, quand il y avait des garçons ou des filles laissés en reste par le loup.

Etant un peu las, je m'étais allé asseoir auprès de la mère Martine :

— Vous êtes bien gaie, ce soir ?" fis je.

Elle branla la tête comme pour me répondre : Oui ! puis elle me dit :

— Ça, toi, petit, qui as déjà un peu voyagé, as-tu vu quelque autre endroit où l'on fasse la *ronde du loup* ?

— Non.

— Pardienne ! je le crois bien.

— C'est donc que la *ronde du loup* est native de notre pays ?

— Eh ! voirement tu l'as dit, répliqua la mère Martine avec un air de fierté ; elle a été composée ici par quelqu'un que j'ai bien connu. Il y a soixante ans... oui, soixante ans !... et puis, vois-tu, petit, cette ronde, c'est comme qui dirait une chanson sur une chose arrivée.

— Alors il faut que cette chose soit assez drôle et curieuse, pour qu'on ait songé à faire dessus une ronde ; et, puisque vous savez cette chose, *grand'mère*, vous devriez me la conter.

— Eh ! oui, tout de même, si ces enfants ne faisaient pas tant de bruit. Je suis obligée de crier comme un sonneur pour te parler... et ça me fatigue.

— Oh ! si ce n'est que ça qui vous gêne, je m'en vais bien les faire taire. Vous allez voir."

Et, m'adressant aux jeunes gens qui tournaient, chantaient et s'embrassaient toujours :

" Ohé ! vous autres ! assez de virements, de chanterie et d'embrassades comme ça. Venez tous écouter ! la grand'mère va nous conter une histoire.

— Oh ! une histoire ! une histoire de la grand'mère !"

crièrent-ils tous ensemble, en battant des mains et en s'asseyant autour d'elle, qui sur des bancs, qui par terre, qui sur ses talons.

La mère Martine arrêta un moment son rouet, pour bien faire savoir qu'elle allait dire une histoire vraie et non pas un conte. Tout le monde prit attention. Alors elle mouilla son doigt de salive pour étirer le chanvre de sa quenouille, poussa la roue, qui se mit à ronfler encore, et dont le petit bruit était pour sa petite voix d'argent comme le frou-frou du vent de nuit est pour le rossignol qui chante sur les buissons noirs. Et voici l'histoire qu'elle nous dit :

II

" Il y a de ça soixante-treize ans, j'en avais alors à peu près dix-sept. En ce temps vivait dans le pays un jeune garçon qui aurait aujourd'hui quatre-vingt-quinze ans, et qui s'appelait Vincent.

" Ce Vincent, qui était fils unique de gens bien peu riches, avait perdu son père et sa mère quasi coup sur coup, lorsqu'il n'avait encore que seize ans. Vincent, qui portait une grande amitié à ses parents, conçut tant de chagrin de leur mort que d'abord il fit une grande maladie, et qu'ensuite il garda une triste humeur, une faroucherie qui le poussait à chercher les endroits seuls et écartés, pour y mener une vie toute de silence et de songements.

" Comme on l'avait fait éduquer autant que pouvaient faire des paysans peu aisés, Vincent savait lire, et son plus grand bonheur était de s'en aller, quelque livre à la main, sous les arbres des bois et dans les grottes des rochers, pour y passer bien des heures avec les histoires qu'il lisait.

" Quant à ses petits biens, s'il y donnait quelques façons, c'était uniquement pour en avoir le mince produit qui suffisait à l'entretenir, vu que sa vie était toute retirée, toute simple.

— En vaguant d'ici et de là avec les choses qui lui passaient dans l'idée, Vincent faisait des chansons, dont il inventait les mots et les airs. Ces chansons, il ne les disait à personne, vu qu'il allait toujours seul et n'avait point de camarades. Ce n'est que plus tard qu'on les a connues ; et plus d'une chante encore aujourd'hui.

" Vincent était donc venu à l'âge de vingt ans sans qu'on pût dire l'avoir vu faire la moindre avance d'amitié à une jeune fille. Au contraire, si parfois, dans les champs, il lui arrivait de rencontrer une jeunesse, ou il ne la regardait pas, ou il la lorgnait de ses yeux en dessous ; si bien que nous en avions toute comme frayeur, et que nous évitions de nous trouver sur son chemin.

" Celles qu'il ne regardait pas le détestaient, parce qu'une fille, si peu jolie qu'elle soit, aime que les garçons aient des yeux pour la voir. Celles à qui il envoyait ses tristes regards sournois lui trouvaient l'air si farouche, si dur, qu'elles se disaient en elles :

RIEN QU'UN PEU



Le client. — Eh vous appelez ceci un œuf frais ?
La maîtresse. — J'avoue, qu'il est un peu... avancé.

“ Oh ! comme il doit être méchant, ce Vincent.”
 “ De cette manière, ni les unes ni les autres ne lui portaient de l'estime. Quand on venait à parler de lui, on lui trouvait tous les défauts, comme la chose arrive pour les personnes qu'on n'aime pas. S'il avait été galant, courtisier et faiseur de cadeaux, Dieu sait si on lui aurait su reconnaître des qualités.

“ — C'est un avare ! disait l'une ; on ne se souvient pas que jamais il ait donné une dragée ou un ruban à aucune...”

“ — C'est un rien-faisant, disait l'autre ; tandis que sa terre attend la bêchée et son champ le sarclage, il passe des journées à courir dans les bois de pins et de chênes, comme les bêtes sauvages.

“ Une troisième s'en mêlait :

“ — C'est un malhonnête ; combien de fois l'ai je rencontré, moi qui ai fait ma première communion à côté de lui ; et jamais il ne m'a dit le plus petit bonjour !

“ Et toutes ensemble, à qui mieux mieux, parlaient méchamment de lui. C'est un ci, c'est un ça ! Enfin, certain jour, quelqu'une, qui ne savait plus quel nom lui donner, se mit à dire :

“ — C'est un vrai loup, et pour moi je ne le veux plus appeler autrement.

“ — Oh ! tu as bien raison, firent les autres.

“ Comme elles devisaient ainsi, Vincent se trouvait de passage dans la rue.

“ Oh ! le voilà ! le voilà ! se prirent-elles à crier ; regardez le loup, le loup ! Au loup ! au loup !

“ Vincent ne se retourna même pas, quoiqu'il eût bien compris que c'était lui qu'on appelait ainsi. Mais ce nom lui resta, et bientôt dans le village Vincent ne fut plus Vincent, mais le *Loup*.

“ Ce nouveau nom qu'on lui donnait ne contribua pas peu à le rendre encore plus sauvage. Plus on l'appelait de cette vilaine manière, et plus il arrivait à faire croire qu'on l'avait bien baptisé pour sa fuyarderie, ses manières bourruées et sa démarche de mystère.

“ J'étais, moi, une de celles qui trouvais le plus qu'on avait raison de le mal nommer, et je crois même que je fus une des premières à crier : Au loup ! quand il passa. Ça m'agaçait de voir ce grand garçon, qui n'était point laid du tout, tenir comme en mépris toute la jeunesse des filles ; et

j'avais un franc plaisir de l'entendre quasi huer par les grands et par les petits de l'endroit.

III

“ Or, voilà qu'un dimanche d'été, après vêpres, nous étions parties huit ou dix, toutes des mieux attifées, pour aller à la recherche des noisettes dans le bois d'Urieux.

“ Arrivées au bois, nous nous mîmes à dévaliser les aveliniers, et déjà nos poches commençaient à se gonfler quand une de nous cria tout soudai-

nous primes toutes la frayeur, et nous nous sauvâmes en criant de plus en plus fort : Au loup ! au loup ! ainsi qu'auraient fait des bergères chassées par un vrai loup à quatre pattes et à dents pointues.

“ Vincent, qui n'avait pas quatre jambes, mais qui en avait deux bien bonnes, Vincent allongea le pas, et nous l'entendions derrière nous écartor les branches en courant, et faire sauter avec ses pieds les pierres des chemins.

“ Quelle idée avait-il, et s'il nous attrapait, que voulait-il faire de nous ? voilà ce que je me demandais tout en me sauvant.

“ Une fois, sans m'arrêter, je retournai la tête et je vis le Loup à quelques pas de moi. Alors il me vint la résolution de ne plus courir et d'attendre fièrement ce Vincent devant qui nous nous enfuyions comme des alouettes devant l'emouchet.

“ C'est qu'en ce moment je me trouvais en grande colère contre lui. Aussi, tout en me plantant net sur mes deux pieds pour le voir venir, je me sentais comme une rage au cœur, comme du feu dans les regards, comme du fer au bout des ongles. S'il m'avait insultée en paroles, j'en avais toute une provision dures à lui jeter. S'il m'avait osé toucher, oh ! je lui aurais déchiré la figure. Je ne devais, pardienne ! guère être jolie en ce moment là.

“ Mes amies continuèrent à courir, si bien que je demeurai seule avec le Loup dans cet endroit du bois.

“ Voyant que je m'étais arrêtée, Vincent ralentit son pas, mais il ne cessa point cependant de marcher vers moi. Quand il fut tout proche, il s'arrêta aussi, et soudainement fit un gros éclat de rire, dont je fus bien étonnée ; puis il me dit, comme l'au-

rait pu faire le plus honnête des galants :

“ — Bonjour, petit Martine ! Tu as pensé que je ne devais pas être aussi méchant qu'on dirait ; et au lieu de t'en sauver devant le Loup, tu l'attends. Bonjour, Martine, bonjour !

“ Je n'avais jamais entendu la voix de Vincent ; elle me parut bien agréable. Ma colère s'apaisa et je vis bien que je n'aurais que faire de mes mauvaises paroles, de mes coups d'œil brûlants et de mes ongles.

“ Et comme je ne lui répondais pas :

“ — Ça, fit-il, tu es donc muette ? Est-ce la

CONVERSATION AJOURNÉE



La vieille tante — Cessez-moi cela ! Pas de bataille ici ! Vous savez quels sont les petits garçons qui vont au ciel !
 Le gamin. — Oui ; c'est ceux qui meurent.

nement :

“ — Oh ! le loup ! le loup ! et elle nous montrait Vincent, assis dans un endroit bien sombre du bois, et qui nous regardait avec ses grands yeux tristes !...

“ Nous répétâmes toutes ensemble le cri de la première :

“ — Le loup ! le loup !

“ Cette fois, par hasard, après s'être levé, au lieu de s'écartor comme il en avait coutume de le faire, Vincent se mit au contraire à marcher de notre côté, et même à grands pas ; ce que voyant,

L'UN OU L'AUTRE



La dame de la maison.—Comment, Briget, vous nous quittez ! Vous ne vous plaisez donc plus ?

Briget.—Madame sait bien que je me plais, mais l'homme de police qui me fait la cour a changé de quartier et à moins que madame ne consente à déménager, il faut que je la quitte.

frayeur ou la colère qui te tient la langue ? Je t'ai dit bonjour, il serait bien juste au moins de m'en dire autant.

—Bonjour ! dis-je, en regardant sa figure, qui, au lieu de dure et sauvage, me paraissait à présent craintive et songeuse ; bonheur, Vincent !

—Oh ! appelle-moi le Loup si tu veux, répliqua-t-il, j'y suis accoutumé, va.

—Non, je ne t'appellerai point de ce nom ; je vois bien qu'on te le donne à tort.

—Tout à l'heure tu le criais pourtant.

—Oui, tout à l'heure, mais c'est que je ne t'avais ni considéré ni parlé.

—Il me culpa la parole :

—Non seulement tu as crié, mais encore tu t'es sauvée comme si tu avais pensé que je voudrais vous faire du mal. Est ce que vraiment tu le croyais ?

—Oui, Vincent, lui répondis-je en me troublant ; oui, je crois... que... je le croyais.

—Hélas ! mon Dieu ! fit-il en souriant, moi qui suis un homme, vous faire du mal, à vous autres qui êtes des jeunes filles... qui êtes ce que le bon Dieu a fait de plus joli à voir. Il vous a donc créées aussi folles que belles ? Il vous a donc rendues aussi craintives que les oiseaux, qui n'ont pas tant de gracieuseté que vous ? Vous faire du mal, moi ! vous faire pleurer, quand j'aime tant à vous voir gaies et contentes ! Faire arriver des pleurs dans vos yeux, quand vous riez si bien, si gentiment... Oh ! oui, vous êtes folles, bien folles, enfants, bien enfants !

—En parlant, le Loup avait posé une de ses mains sur les miennes, que je tenais croisées et retombantes.

—Pourquoi, lui dis-je, quand je me sentis plus osée avec lui, pourquoi donc, si tu trouves si belles les jeunes filles, t'enfuis-tu quand elles viennent, et n'as-tu jamais un mot de douceur à leur dire !

—C'est que la seule vue d'un frais visage comme le tien m'ôte la parole, répondit Vincent ; je sens que ça me trouble, et pour qu'on ne voie pas ma crainte, je m'écarte, je m'en vais au loin... Et on me croit loup ; on me pense méchant, rêvant de mauvaises choses. Pourtant rien n'est moins vrai. Oh ! je sais bien que si quelque jour j'aurais le courage de dire à une fille que j'ai de l'amitié pour elle et qu'elle eût de l'amitié pour moi... je sais, vois-tu, Martine, je sais que celle-là n'aurait pu être mieux aimée, d'autant que j'aurais mon cœur tout entier à lui donner, mon cœur qui est bien à moi, vu que personne n'en a rien eu jamais (excepté mon père et ma mère, qui dorment là bas derrière l'église, et qui ne peuvent plus être aimés qu'en souvenir...). Oh ! va, j'aimerais mieux que certains garçons, que je vois, même après leurs fiançailles avec de jolies filles, avoir des paroles gentilles pour d'autres...

—Pendant que le Loup parlait, je songeais en mon cœur, et, comme j'avais l'habitude d'être

franche avec moi-même, je me disais : Quel beau trésor de galant ce serait que ce Vincent ! Et tout naturellement je sentis que je faisais mes yeux plus doux, ma bouche plus riante...

—Il s'arrêta de parler. Me trouvant au plus fort de mes songements à son sujet, je demeurai un moment sans prendre la parole ; il me regardait, mes yeux trouvèrent ses yeux, et ça me les fit baisser ; et je dus devenir rouge, vu que je sentis s'échauffer mes joues et mon front. Nous restâmes en silence un moment.

—Tout d'un coup :

—Martine, dit-il, va t'en de ton côté et moi du mien ; je sens que ma faroucherie et ma sauvagerie vont me reprendre ; tout à l'heure j'avais couru, j'avais battu mon sang en riant de votre frayeur, et ça m'avait donné le courage de te parler ; mais à présent que ce moment est passé, voilà que je n'oserai plus, que je vais manquer d'à-propos pour ne pas te donner à rire de ma simplesse.

—Il fit un pas.

—Comme je commençais à avoir quelque intérêt à le faire demeurer :

—Attends, lui dis-je ; pourquoi t'ensauver ? Est ce que je me moque de toi ? Non, au contraire. Moi, qui suis une jeune fille, j'aime mieux te voir retenu et révérencieux que mauvais parler et insolent.

—Alors tu es bonne et brave, dit Vincent, et comme par dessus tu es jolie (ah ! c'est que j'étais jolie en ces temps là, mes petits !), je pense que bien heureux sera celui que tu aimeras... Qu'est-ce que je dis donc ? c'est celui que tu aimes qu'il faut dire, vu que tu dois bien sûrement avoir un amoureux.

—Moi ! fis-je, je n'en ai nullement.

—Et comment ça se peut-il faire ? Tu as bien dû en trouver beaucoup ?

—Oui, mais ils ne m'ont pas convenu.

—C'est donc que tu es bien difficile ?

—Non, mais encore faut-il me plaire.

—Oh ! si je savais comment il faut être pour qu'on te plaise ! tu me verrais bientôt occupé de devenir ainsi fait, dit Vincent qui me lorgnait en sournoiseté, pour savoir s'il n'en disait pas trop et si sa liberté ne me choquait point. Ah ! s'il ne fallait que t'aimer par dessus toutes choses ! ajouta-t-il, quand il comprit que je n'étais pas fâchée.

—Ça serait bien la première chose.

—Mais les autres ?

—Oh ! les autres ne viennent qu'après, et en me bien aimant on les aurait tôt rassemblées.

—Dis-les-moi donc ! s'écria-t-il.

—Est-ce alors que tu m'aimes ? fis-je avec un petit rire que Vincent n'entendit pas...

—Oh ! oui, je t'aime.

—Vrai ? depuis quand ?

—Depuis tout à l'heure, depuis à présent, répliqua-t-il, en me prenant une main. Il n'y a pas longtemps, c'est vrai : mais pour peu qu'il y ait de temps, c'est comme s'il y en avait beaucoup ; et tu m'en peux croire, Martine, je t'aime vraiment. Tu vas rire de moi, c'est sûr, et tu ne voudras point de l'amitié d'un farouche comme moi, tu ne te pourrais pas faire plaisir de l'affection du Loup.

—Eh ben mais ! dis-je en me sentant toute remuée des dires de Vincent ; eh ben mais !... je ne vois pas que j'y puisse avoir du déplaisir.

—Quoi ! s'exclama-t-il, tu ne dirais pas non ?

—Oh ! je n'engage rien ; on se reparlera.

—Et quand, Martine ?

—A la première rencontre, si tu en trouves le courage.

—Oh ! je le trouverai, je le trouverai !... fit-il.

—Il serrait ma main dans sa main. Je ne disais rien, moi, et j'étais grandement troublée. Vincent comprit que j'étais consentante à son affection et que j'en avais du bonheur ; alors il continua à parler :

—Si c'est bien possible que tu me veuilles aimer ! Oh ! pense que tu n'auras jamais à t'en repentir. Oui, je le sens, si j'avais quelqu'un à aimer, ce serait comme une autre vie qui me ferait vivre ; je serais différent de ce que je suis, vu que j'aurais à attendre quelque chose des jours qui sont devant moi ; tandis qu'à présent je n'ai rien que des souvenirs noirs et des espérances tristes.

—En ce moment il se fit de tous côtés de grands cris autour de nous...

—Vincent, effrayé plus encore que moi, se fut enfui avant que je l'aie pu remarquer, et quand je me reconnus de cette grande frayeur, je me trouvai au milieu de mes amies, qui étaient toutes là, bruyantes, moqueuses, jalouses.

—Ah ! ah ! disait l'une, à qui j'avais souvent parlé de mon éloignement pour Vincent ; ah !

PAS COMME DANS SON TEMPS



La vieille dame (qui voit pas bien clair).—A-t-il l'air d'une femme, un peu ce jeune homme qui marche avec la demoiselle en avant ?

ELLE EN ÉTAIT CERTAINE



Madame Rouleau.—Comme votre fils joue bien de la grosse caisse, madame Rouleau.
Madame Rouleau.—Ce cher garçon ; j'ai toujours été certaine qu'il ferait du bruit dans le monde !

c'est comme ça que tu détestes le Loup, au point de causer ainsi avec lui en plein bois !

—C'était donc pour cela que tu te sauvais ? faisait l'autre : autant valait rester pour lui épargner les pas. Nous te croyions perdue et mangée par le loup, c'est pourquoi nous sommes revenues d'assez loin ; si nous t'avions sue en aussi bonne amitié avec lui, nous ne nous serions ni inquiétés ni dérangés.

—Un beau galant, ma foi ! dit une troisième ; n'aie pas peur que nous cherchions à te l'enlever.

—Et moi de répliquer vivement à ce propos : —Oh ! pour ça, je vous en défie bien !

—Tu nous en défies ?

—Oui, mes chères, oui ! je vous en défie, vu que ce galant-là vaut tous les vôtres ensemble ; et je pense bien vous le prouver.

—Diable ! tu as donc des intentions de mariage ?

—Eh ! pourquoi pas ! Il n'est boiteux, sourd, ni aveugle ; quant à l'esprit, il en a sa bonne part ; et vous pouvez savoir que si rien de trop grandement difficile n'empêche, je serai une fois de bientôt madame Vincent.

—Quand elles virent que je le prenais sur ce ton, elles discontinuèrent leurs moqueries. Du moment que j'avouais Vincent pour mon galant, il n'y avait rien de singulier dans ce qui s'était passé. Toute chacune d'elles se serait pu trouver en même rencontre, qui avec Pierre Martin, qui avec Jean Rivou, qui avec Joseph Milard... enfin avec ceux qui devinrent presque tous leurs époux.

IV

—Le soir, l'histoire du bois fut connue de tout le village, car elles l'avaient toutes racontée vingt fois avant de s'endormir. Sachant bien le bruit que la chose ferait, je fus la première à la dire à ma mère après la prière faite.

—Vois-tu, mon enfant, me dit la chère femme, Vincent n'est point un mauvais garçon ; il lui manque seulement d'être plus vaillant, plus travailleur à ses biens ; s'il changeait de ce côté, ça serait un parti qui te conviendrait comme un autre, d'autant que tu n'es guère riche, et que tu ne peux point espérer plus haut que lui. Pourtant, tâche de te garder pleine de prudence comme une honnête fille le doit être, et laisse faire le temps.

—Je m'aperçus bientôt que Vincent cherchait les occasions de me voir. Au baptême d'un enfant d'un de ses parents, nous fûmes tous deux au repas, nous nous trouvâmes l'un à côté de l'autre ; quand on dansa, je fus sa danseuse, et dans les rondes, il m'embrassa. Peu à peu il se défit de sa craintiveté pour être parleur et sans méfiance. Je lui fis, par mes dires, comprendre ce qu'il devait faire pour me prouver qu'il m'aimait ; il me promit tout, et il tint parole.

—Bientôt il ne fut plus reconnaissable dans sa

conduite. La timidité seule lui resta, et je n'en voulus faire nulle plainte. Il entreprit d'abord bravement le travail de ses terres, puis il en loua d'autres et eut bientôt des ouvriers sous lui. Il lisait bien encore, mais le soir seulement, et le dimanche, quand il n'était pas avec moi. Mon père, à qui il me demanda, s'accorda au mariage ; mais il le voulut voir continuer une année à vivre comme il avait commencé. Nous fréquentâmes donc pendant ces douze mois ; et plus les jours passaient, plus j'étais contente de mon choix. Si bien que mes amies du bois, celles qui étaient franches, me disaient parfois en voyant le bonheur qui se préparait pour moi :

—Ah ! si j'avais su, je ne me serais point en-sauvée.

—Enfin, mes enfants, Vincent le Loup devint votre grand-père. Et le mari fut fidèle aux promesses de l'amoureux.

—On ne l'appela plus le Loup, mais il n'oublia pas qu'il avait porté ce nom ; et dix ans après notre mariage, comme on lui avait demandé de faire une chanson pour une nocé où nous allions, il eut l'idée de composer la *ronde du Loup*, celle que vous chantiez tout à l'heure, et qui rappelle notre histoire du bois. Voilà pourquoi j'avais plaisir à l'écouter : il me semblait entendre mon pauvre Vincent la chanter pour la première fois ; ça me rapportait au temps où nous étions jeunes tous deux. Vous n'étiez pas de ce monde alors, vous, mes petits ; vous étiez encore des chérubins du ciel, où le père Vincent a été prendre votre

LA FEMME DE L'AVENIR



Elle.—Bonjour chéri ! Ne sois pas inquiet si j'arrive en retard ; je serai peut-être retardée au bureau.

place pour m'attendre. Et qui sait ? peut être que là-haut il compose pour les anges quelques belles rondes, que j'entendrai dire quand j'arriverai !...

V

Le rouet s'était arrêté. La mère Martine avait les yeux mouillés. Nous l'embrassâmes tous sur les deux joues, pour la payer de son histoire... Et la veillée s'acheva sans nous avoir paru trop longue.

EUGÈNE MULLER.

ROLE SUPERBE

Entre acteurs :
—Je suis content de ma journée ; je viens de prendre un engagement à l'Académie de Musique.
—Oui ! chançard ! Un bon salaire ?
—Pas de salaire ; mais dans la pièce qu'on joue, il y a un repas à prendre et c'est moi qui le mange.

FRANCHISE HEROIQUE

A la porte du Paradis :
St-Pierre.—Parlez vite ; quels sont vos titres ?
Le défunt.—J'ai passé l'été à Vaudreuil.
St-Pierre.—Ce n'est pas une raison.
Le défunt.—Je n'ai caché à personne que je n'ai pas pris de maskinongé.
St-Pierre.—Hum !
Le défunt.—Et je ne me suis pas vanté qu'il pesait 32 livres.
St-Pierre.—Entrez, je vais vous donner une harpe en diamants.

HYGIÈNE POÉTIQUE

Il faut se réveiller matin.

(Pour le SAMEDI)

Connaissez-vous la volupté
Qu'on éprouve quand on s'éveille,
Un radieux matin d'été,
A l'heure où l'aurole vermeille
Répand sa première clarté ?
C'est de se changer de côté,
Pour redormir sur l'autre oreille.

COMME L'HOMME EST PETIT !

L'homme, en général, est bouffi d'orgueil, ayant depuis longtemps décrété qu'il connaît tout ou à peu près ; mais s'il voulait se rendre compte de la pratique, il se supprimerait de lui-même plusieurs courbées. Mon ami Brown qui vient d'en subir le procédé me le racontait hier encore de la manière la plus ingénue. Je le trouvais pâle à faire peur et il finit par m'en avouer la raison. —Ce n'est plus un mystère pour personne, me dit-il, que nos femmes font toutes les nuits leur petite tournée dans le gousset de nos pantalons. La mienné n'échappe pas à la loi générale ; mais l'idée m'est venue d'établir une espèce de traité de réciprocité que j'ai voulu mettre en force durant la nuit dernière en allant explorer les poches de robe de ma femme. J'ai peiné trois heures de temps à tourner et retourner sur tous les sens cette infernale machine qui me paraît avoir deux envers et pas l'endroit. Je me suis perdu vingt-cinq fois dans les doublures et les plissures ; mais d'ouverture : point. J'ai perdu la partie et le sommeil avec. Je t'assure que nous sommes peu de chose en face de l'un de ces problèmes vitaux."

LA PUISSANCE DE LA PRESSE

Le pasteur voulait ramener au bercail la brebis égarée, un ivrogne à la quinzième puissance.

—Vois donc, mon ami, où cette fatale habitude va te conduire. Qu'est-ce que tu feras quand ton nom, ton honneur, ton repos domestique, ton avenir, tes amis, ton éternité même seront perdus ?

—Perdus ? reprend l'ivrogne qui n'a rien saisi que ce dernier mot, perdus ? (hic) E bien, z'hannon'rai dans les gazettes.

CONSOLANT

Un étudiant consulte une diseuse de bonne aventure.

—Vous serez pauvre jusqu'à l'âge de trente ans, lui dit la nécromancienne.

L'étudiant pousse un soupir de satisfaction en songeant à la dernière partie de sa carrière.

—Et après ? demande-t-il.

—Après vos trente ans, vous serez accoutumé à l'être.

COMMERCE DE GROS



Roulepartout.—Combien pour une barbe ?
Le perruquier.—Cinquante sous de l'heure.

L'INSTITUT KEELEY

69 RUE OSBORNE, MONTREAL.

Le seul Institut dans la Province de Québec autorisé à se servir des célèbres remèdes

"GOLD CURE" du Dr. LESLIE E. KEELEY, pour la guérison de

L'Ivrognerie,

La Morphine,

L'Opium,

Le Tabac,

et la **Neurasthénie** ou Epuisement des Nerfs et du Cerveau.

☞ Bien faire attention de ne pas se laisser embaucher par les charlatans et certains médecins qui prétendent avoir découvert le secret du célèbre docteur. ☞

La seule place où les vrais remèdes sont administrés est au seul Institut de cette province,

No. 69 RUE OSBORNE,

où toute information sera donnée et où toute correspondance doit être adressée.

MONTREAL SUD : ET : LONGUEUIL

Lots a Batir par Paiements Mensuels

GRANDS LOTS | | PETITS PRIX

Lots 50 x 180 pieds. — \$300. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 50 x 125 pieds. — \$250. Mêmes conditions.

Lots 30 x 112 pieds. — \$150. Mêmes conditions.

LONGUEUIL

Lots 53 x 106 pieds. — \$200. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 53 x 200 pieds, deux fronts. — \$300.

Lots 72 x 106 pieds. — \$300. Mêmes conditions ou 30 par cent d'escompte pour argent comptant.

PARENT FRERES, 97 RUE ST-JACQUES

Batisse de la Banque du Peuple.

UNIS PAR LE "NECTAR"



Capitaine Leblanc. — Mon cher artiste, nos professions diffèrent, mais cela n'empêche pas qu'en plein désert du Sahara nous sommes réunis par les mêmes goûts.

L'artiste. — En effet, capitaine, je vous sentais venir de loin, grâce à l'arôme si délicat du "Nectar" que vous fumez comme moi.

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

VIII

LE PAYS DES IAKOUTES

(Suite)

« Ils sont pourtant excusables dans une certaine mesure, fit observer Jean. Pendant trois mois, ils n'ont que de l'eau à boire et de l'écorce de pin à manger.

— Ne voulez-vous pas dire de la croûte de pain, monsieur Jean ? demanda Clou-de-Girofle.

— Non, de l'écorce de pain. Aussi, après de telles privations, un peu d'excès est-il pardonnable ! »

Tandis que les nomades habitent des yourtes, sortes de tentes de formes conique en étoffe blanche, les sédentaires occupent des maisons de bois, bâties au goût et à la convenance de chacun. Ces maisons, soigneusement tenues, sont coiffées de toits très raides, dont la pente favorise la fusion des neiges sous les rayons du soleil d'avril. Aussi cette bourgade de Maksimova présentait-elle un riant aspect. Les hommes sont d'un type agréable, l'air franc, le regard clair, la physionomie empreinte de quelque fierté. Les femmes paraissent gracieuses et assez jolies, quoique tatouées au visage. Très réservées, très sévères sous le rapport des mœurs, elles ne se laissent jamais voir ni pieds nus ni tête nue.

La famille fut très cordialement accueillie par les chefs iakoutes, qui sont compris sous la désignation de "kinoes", et par les anciens, les "starsynas", c'est-à-dire les notables du pays. Ces braves gens se disputèrent l'honneur de l'héberger et de la nourrir à leur frais. Mais, après les avoir remerciés, Cornélia ne voulut faire d'acquisitions qu'en payant, entre autres, une provision de pétrole, qui devait assurer pour quelque temps l'alimentation du fourneau de cuisine.

D'ailleurs, comme toujours, la *Belle-Roulotte* avait produit son effet. Jamais une voiture de saltimbanques ne s'était présentée en ce pays. Nombre de Iakoutes des deux sexes lui rendirent visite, et il n'y eut point lieu de s'en repentir. En cette province, il est rare qu'un vol soit commis—même au détriment de ses étrangers. Et, si cela arrive, la punition suit immédiatement la faute. Lorsque le crime a été reconnu, le voleur est battu de verges publiquement. Puis, après le châtiement physique, le châtiement moral : flétri pour

toute son existence, il est privé de ses droits civiques et ne peut plus recouvrer le nom "d'honnête homme."

Le 3 avril, les voyageurs arrivèrent sur les bords de l'Oden, petite rivière qui se jette dans le golfe d'Anabara, après un cours de cinquante lieues.

Le temps, très favorable jusqu'alors, commença à subir quelques modifications. Bientôt survinrent des pluies abondantes, dont le premier effet fut de provoquer la fonte des neiges. Cela dura huit jours, pendant lesquels la voiture eut à se tirer des embourbements, et même de certains enlacements très dangereux, lorsqu'elle traversait des surfaces marécageuses. Ainsi s'annonçait le printemps de ces hautes latitudes, avec une moyenne de température, qui se tenait à deux ou trois degrés au dessus de zéro.

Ce trajet occasionna de grandes fatigues. Mais il y eut qu'à se féliciter du concours de deux matelots russes, qui se montrèrent très dévoués et très serviables.

Le 8 avril, la *Belle-Roulotte* vint s'arrêter sur la rive droite du fleuve Anabara, après avoir franchi une quarantaine de lieues depuis Makimova.

Il était encore temps de passer ce cours d'eau sur la glace, bien que la débâcle commençât déjà à se produire en aval. On entendait le fracas des blocs, que le courant entraînait bruyamment vers le golfe. Une semaine plus tard, il eût fallu trouver quelque gué praticable,—ce qui n'aurait pas été facile, car les crues se manifestent rapidement avec la fusion des neiges.

Déjà le steppe, redevenu verdoyant, se tapisait d'une herbe nouvelle, qui plaisait à l'attelage. Les arbrisseaux bourgeonnaient. Avant trois semaines, les premières feuilles auraient fait éclater les boutons de leurs branches. La vie végétale ranimait aussi le maigre squelette des arbres, réduits à l'état de bois sec par les froids de l'hiver.

Cà et là, quelques groupes de bouleaux et de mélèzes se pliaient avec plus de souplesse au soufflé de la brise. Toute cette nature hyperboréenne se réveillait à la chaleur du soleil.

Les provinces de la Sibirie asiatique sont d'autant moins désertes qu'elles s'éloignent du littoral. Parfois, la petite troupe rencontrait un percepteur, qui s'en allait réclamer le tribut de village en village. On s'arrêtait alors, on échangeait quelques paroles avec ce fonctionnaire ambulancier, on lui offrait un verre de vodka qu'il acceptait volontiers. Puis, on se séparait avec des souhaits de bon voyage.

Un certain jour, la *Belle-Roulotte* fut croisée par un convoi de prisonniers. Ces malheureux, condamnés à faire bouillir le sel, étaient conduits jusqu'aux limites orientales de la Sibirie, et la troupe de Cosaques qui les escortait ne leur ménageait guère les mauvais traitements. Il va sans dire que la présence de M. Serge ne donna lieu à aucune observation de la part du chef de l'escorte ; mais Kayette, toujours en méfiance vis-à-vis des matelots russes, crut remarquer qu'ils cherchaient à ne point attirer sur eux l'attention des Cosaques.

Le 19 avril, après un parcours de soixante-quinze lieues, la *Belle-Roulotte* vint faire halte sur la rive droite de la Khatanga, qui se jette dans le golfe du même nom. Plus de pont de glaces, cette fois, qui pût servir à se transporter sur l'autre bord. A peine quelques blocs en dérive, marquant encore la fin de la débâcle. De là, nécessité de chercher un passage guéable,—ce qui aurait sans doute causé un long retard, si Ortik n'en eût découvert un à une demi-verste en amont. On ne le traversa pas sans difficultés, car la voiture y fut noyée jusqu'aux essieux. Puis, le fleuve franchi, vingt-cinq lieues au delà, les voyageurs vinrent camper près du lac Iogo.

Quel contraste avec l'aspect si monotone du steppe ! C'était comme une oasis au milieu des sables du Sahara. Que l'on s'imagine une nappe d'eau limpide, circonscrite dans une ceinture d'arbres à feuilles persistantes, des pins et des sapins, des bouquets d'arbrisseaux, égayés de leur nouvelle verdure, aînelles à baies pourpres, camarines noires, groseillers rougeâtres, églantiers que le printemps couronnait de fleurs naissantes.

Sous le couvert des fourrés assez épais, qui se massaient à l'est et à l'ouest du lac, Wagram et Marengo ne seraient pas en peine de dépister quelque gibier de poil ou de plume, si M. Cascabel leur permettait d'y fureter pendant un couple d'heures.

Et d'ailleurs, à la surface de ce lac, des oies, des canards, des cygnes, nageaient par bandes nombreuses. Dans l'air, passaient à tire d'ailes des couples de grues et de cigognes, au vol allongé, qui venaient des régions centrales de l'Asie. On eût volontiers battu des mains à cet attrayant spectacle.

Sur la proposition de M. Serge, il fut décidé que l'on ferait une halte de quarante-huit heures. Le campement fut disposé à la pointe du lac, sous l'abri de grands sapins, dont la cime débordait au-dessus des eaux.

Puis, les chasseurs de la troupe, suivis de Wagram, prirent leurs fusils, après avoir promis de ne pas trop s'éloigner. Il ne s'était pas écoulé un quart d'heure que des détonations se faisaient entendre.

Pendant ce temps, M. Cascabel et Sandre, Ortik et Kirscheff, résolurent de tenter la fortune, en pêchant sur les bords du lac. Leurs engins se réduisaient à quelques lignes, munies d'hameçons, qu'ils avaient achetées aux indigènes de Port Clarence. Et que faut-il de plus à des pêcheurs dignes de ce grand art, lorsqu'ils ont assez d'intelligence pour lutter avec les ruses d'un poisson, et assez de patience pour attendre qu'il daigne mordre à leur appât-là !

En réalité, cette dernière qualité eût été inutile ce jour-là. A peine les hameçons se furent-ils enfoncés par des fonds convenables, que les flotter s'agitèrent à la surface des eaux. Les poissons étaient si abondants le long des rives, qu'en une demi-journée, on en eût pu prendre de quoi faire maigre pendant tout un carême. C'était une joie pour le jeune Sandre. Aussi, lorsque Napoléono l'eut rejoint et lui demanda à tenir la ligne à son tour, il ne voulut point y consentir. De là, dispute et intervention de Cornélia. D'ailleurs, la pêche lui ayant paru suffisante, elle ordonna aux enfants comme au père de ramasser leurs engins, et lorsque M^{me} Cascabel ordonnait, il n'y avait plus qu'à obéir.

Deux heures après, M. Serge et son ami Jean revenaient avec Wagram, qui se faisait un peu tirer l'oreille—au vrai et au figuré—car il regrettait d'abandonner ces taillis giboyeux.

Les chasseurs n'avaient pas été moins heureux que les pêcheurs. Aussi, pendant quelques jours, le menu des repas allait-il être non moins varié qu'agréable. Ce seraient les poissons du lac Iogo qui en feraient les frais, et surtout l'excellent gibier, particulier à ces territoires de la haute Sibirie.

Entre autres, les chasseurs avaient rapporté un chapelet de ces "karalys", qui se groupent en compagnies, et aussi quelques couples de ces "dikoutas", volatiles stupides, plus petits que les gélinottes de bois, et dont la chair est très savoureuse.

On se figure aisément quel bon dîner fut servi ce jour-là. La table avait été mise sous les arbres, et aucun des convives ne s'aperçut qu'il faisait peut-être un peu froid pour festiner en plein air. Cornélia s'était surpassée dans la préparation des poissons grillés et du gibier rôti. Comme la réserve de farine avait été renouvelée au dernier village, ainsi que la provision de beurre iakoute, qu'on ne s'étonne pas si le gâteau habituel, doré et croustillant, fit son apparition au dessert. Chacun but quelques bons coups de brandevin, grâce à certains flacons que les habitants de Maksimova avaient consenti à vendre, et cette journée s'acheva sans que rien n'eût troublé les heureux loisirs.

C'était à croire, vraiment, que le temps des épreuves était passé, et que ce fameux voyage s'accomplirait à l'honneur et au profit de la famille Cascabel !

Le lendemain, ce fut encore jour de repos, dont l'attelage profita pour se repaître consciencieusement.

Le 21 avril, la *Belle-Roulotte* repartit à six heures du matin, et quatre jours après, atteignait la limite occidentale du pays des Iakoutes.

IX

JUSQU'À L'OM

Il importe de revenir sur la situation de ces deux Russes qu'une mauvaise chance avait réunis à la famille Cascabel.

On pourrait croire que, reconnaissants de l'accueil qu'ils avaient reçu, Ortik et Kirschef étaient revenus à des idées meilleures. Il n'en était rien. Ces misérables, dont le passé comptait déjà tant de forfaits avec la bande de Karnof, ne songeaient qu'à en commettre de nouveaux. Ce qu'ils voulaient, c'était s'emparer de la *Belle-Roulotte* et aussi de l'argent restitué par Tchou-Tchouk; puis, une fois rentrés en Russie sous l'habit de saltimbanques, y recommencer leur existence criminelle. Or, pour mettre ces projets à exécution, ils auraient d'abord à se débarrasser de leur compagnons de voyage, de ces braves gens auxquels ils devaient la liberté, et, cela, ils n'hésiteraient pas à le faire.

Mais, ce projet, ils n'auraient pu l'exécuter à eux seuls. C'est pour cette raison qu'ils se dirigeaient vers une des passes de l'Oural, fréquentée par des malfaiteurs, leurs anciens complices, et là ils comptaient recruter autant de bandits qu'il serait nécessaire pour attaquer le personnel de la *Belle Roulotte*.

Et qui aurait pu les soupçonner de cet abominable complot? Ils affectaient de se rendre utiles, et personne n'avait jamais eu un reproche à leur adresser. S'ils n'inspiraient point la sympathie, ils n'inspiraient pas la défiance — sauf à Kayette, qui conservait toujours des doutes à leur égard. Un instant, elle avait eu la pensée que c'était pendant cette nuit où M. Serge fut attaqué sur la frontière alaskienne qu'elle avait entendu la voix de ce Kirschef. Mais comment admettre que les auteurs de ce crime fussent précisément les deux marins qu'on avait retrouvés à douze cents lieues de là, sur l'une des îles de l'archipel Liakhoff? Aussi, tout en les observant, Kayette se gardait-elle de rien dire de ses soupçons trop invraisemblables.

Et maintenant, voici ce qu'il convient de noter: c'est que si Ortik et Kirschef étaient suspects à la jeune Indienne, eux-mêmes trouvaient singulière la situation de M. Serge. Après avoir été transporté à Sitka? Pourquoi les accompagnait-il à travers la Sibérie? C'était à tout le moins étrange, cette présence d'un Russe au milieu d'une troupe foraine.

Aussi, un jour, Ortik avait-il dit à Kirschef: "Est-ce que, par hasard, ce M. Serge chercherait à rentrer en Russie, en prenant ses précautions pour ne pas être reconnu?... Eh! peut-être y aurait-il à tirer parti et profit de cette circonstance?... Ayons l'œil ouvert!"

Et, sans qu'il pût s'en douter, le comte Narkine était espionné par Ortik, qui espérait surprendre son secret.

Le 23 avril, au sortir du pays iakoute, l'attelage s'engagea sur le territoire des Ostiaks. Ces Sibériens forment une peuplade assez misérable, peu civilisée, bien que cette partie de la Sibérie renferme quelques riches districts — entre autres celui de Bérézov.

Lorsque la *Belle-Roulotte* traversait un des villages de ce district, on pouvait observer combien ils différaient des pittoresques et séduisantes bourgades iakoutes! Des huttes infectes, à peine propres au logement des animaux, et à l'intérieur desquelles il est presque impossible de respirer, et quelle atmosphère!

Où imaginerait-on, d'ailleurs, des êtres plus répugnants que ces indigènes, dont Jean put dire, en citant un passage de la géographie générale qui les concernait:

"Les Ostiaks de la haute Sibérie portent un double vêtement pour se préserver du froid: une couche de crasse et une peau de renne par-dessus!"

Quant à leur nourriture, elle se compose presque uniquement de poisson à demi cru et de viande à laquelle ils ne font jamais subir aucune cuisson.

Cependant, ce qui est habituel aux nomades, dont les troupeaux sont dispersés sur le steppe,

ne l'est pas à ce degré, lorsqu'il s'agit des habitants des principales bourgades. Aussi, au bourg de Starokhantaskii, les voyageurs trouvèrent-ils une population un peu plus présentable, quoique peu hospitalière et mal accueillante envers les étrangers.

Les femmes, tatouées de dessins bleuâtres, portaient le "vakocham," sorte de voile rouge, garni de bandes bleues, le jupon à couleurs voyantes, le corset de nuance plus claire, dont la défec-tueuse coupe leur déforme la taille, disposé au-dessus d'une large ceinture ornée de grelots, qui sonnent à chaque mouvement comme le harnachement d'une mule espagnole.

Quant aux hommes, pendant l'hiver — et quelques-uns étaient encore vêtus de la sorte — ils ressemblent à des bêtes, étant recouverts d'un vêtement de peau dont le poil est tourné en dehors. Leur tête disparaît sous le capuchon du "malza" et du "parka," où sont ménagées des fentes pour les yeux, la bouche et les oreilles. Impossible de rien voir des traits de leur visage — ce qui n'est pas regrettable probablement.

Chemin faisant, la *Belle-Roulotte* rencontra quelquefois plusieurs de ces traîneaux appelés "narkes." Attelés de trois rennes au moyen d'une simple courroie qui passe sous le ventre de ces animaux et d'une seule guide qui se rattache à leurs cornes, ces narkes peuvent faire de sept à huit lieues, sans que l'attelage ait besoin de reprendre haleine.

Il ne fallait pas songer à obtenir un tel effort des rennes qui traînaient la voiture. Il n'y avait pas lieu de se plaindre cependant: ils rendaient de très grands services.

Et, à ce propos, comme M. Serge dit un jour qu'il serait peut-être prudent de les remplacer par des chevaux, dès que l'on pourrait s'en procurer:

"Les remplacer?... répondit M. Cascabel. Et pourquoi, s'il vous plaît? Croyez-vous donc que ceux-ci n'auront pas la force de nous mener jusqu'en Russie?"

— Si nous nous dirigeons vers la Russie septentrionale, répondit M. Serge, je ne m'en préoccuperais pas, mais la Russie centrale, c'est autre chose. Ces animaux ne supportent que très difficilement la chaleur, elle les épuise et les rend incapables de tout travail. Aussi, vers la fin d'avril, voit-on de nombreuses troupes de rennes regagner les territoires du nord, et principalement les hauts plateaux de l'Oural, toujours couverts de neiges.

— Eh bien! nous nous déciderons, monsieur Serge, lorsque nous aurons atteint la frontière. Et, vraiment, nous séparer de cet attelage sera un grand sacrifice! Jugez un peu de l'effet, si j'arrivais en pleine foire de Perm avec vingt rennes, attelés au char de la famille Cascabel!... Quel effet, et quelle réclame!

— Ce serait évidemment magnifique, répondit M. Serge en souriant.

— Triomphal... Dites triomphal!... Et, à ce propos, ajouta M. Cascabel, il est bien convenu, n'est-ce pas, que le comte Narkine fait partie de ma troupe, et qu'au besoin, il ne refusera point de travailler devant le public!...

— C'est convenu.

— Alors ne négligez pas vos leçons d'escamotage, monsieur Serge. Comme on croit que vous apprenez pour votre plaisir, ni mes enfants ni les deux matelots ne peuvent s'en étonner. Eh!... savez-vous que vous êtes déjà très adroit!

— Comment ne le serais-je pas, ami Cascabel, avec un professeur tel que vous!

— Demande bien pardon, monsieur Serge, mais je vous assure que vous avez des dispositions naturelles très remarquables!... Avec un peu d'habitude, vous deviendriez un jongleur hors ligne, et je suis sûr que vous feriez recette!"

Le 6 mai, arrivée de la *Belle-Roulotte* sur le bord de l'Iéniséi, à une centaine de lieues du lac Iège.

L'Iéniséi est un des principaux fleuves du continent sibérien, et il se jette à travers le golfe de ce nom, qui s'ouvre sur le soixante-dixième parallèle, dans la mer Arctique.

À cette époque, il ne restait plus un seul glaçon à la surface de ce large fleuve. Un grand bac à voitures et à voyageurs, qui établissait la com-

munication entre ses deux rives, permit à la petite caravane, matériel et personnel, de passer, non sans s'être acquittée d'un assez fort péage.

Le steppe recommençait au delà avec ses interminables horizons. A plusieurs reprises, on put observer des groupes d'Ostiaks, qui accomplissaient leurs devoirs religieux. Bien que la plupart aient été baptisés, la religion chrétienne n'a que peu d'empire sur eux, et ils en sont encore à se prosterner devant les images païennes des Shaitans. Ce sont des idoles à figures humaines, taillées dans de gros blocs de bois, et dont chaque maison, chaque hutte même, possède un petit modèle, orné d'une croix de cuivre.

Il paraît que les prêtres ostiaks, les Shamans, retirent un fort beau profit de cette religion en partie double, sans compter qu'ils exercent une grande influence sur ces fanatiques, à la fois chrétiens et idolâtres. On ne saurait croire avec quelle conviction ces possédés se débattent en présence des idoles, et à quelles contorsions d'épileptiques ils se livrent!

Et, la première fois que l'on rencontra une demi-douzaine de ces énergumènes, ne voilà-t-il pas le jeune Sandre qui s'avise de les imiter, marchant sur les mains, se déhanchant, se repliant en arrière, cabriolant comme un clown, et terminant cet exercice par une série de sauts de carpe.

Ce qui amena son père à faire cette réflexion: "Je vois, enfant, que tu n'as rien perdu de ta souplesse!... C'est très bien!... Mais ne nous négligeons pas!... Pensons à la foire de Perm!... Il y va de l'honneur de la famille Cascabel!"

En somme, le voyage s'était accompli sans trop de fatigues depuis que la *Belle-Roulotte* avait quitté l'embouchure de la Léna. Parfois, elle avait à contourner d'épaisses forêts de pins et de bouleaux, qui variaient la monotonie de ces plaines, et, à travers lesquelles elle n'eût point trouvé passage.

En sommes, le pays était presque désert. On faisait des lieues sans rencontrer un hameau ni une ferme. La densité de la population de cette contrée est extrêmement faible, et le district de Bérézov, qui est le plus riche, ne compte que quinze mille habitants sur une superficie de trois mille kilomètres. En revanche, et peut-être pour cette raison, le gibier pullule dans la campagne.

M. Serge et Jean purent donc se livrer à toute leur ardeur pour la chasse, en même temps qu'ils approvisionnaient l'office de Mme Cascabel. Le plus souvent, Ortik les accompagnait et faisait preuve d'une remarquable adresse. Les lièvres, c'est par milliers qu'ils courent le steppe, sans parler du gibier de plume, dont les bandes sont innombrables. Il y avait aussi des élans, des daims, des rennes sauvages, même des sangliers de grande taille, bêtes très redoutables que les chasseurs s'abstiennent prudemment de débucher.

Quant aux oiseaux, c'étaient des canards, des plongeurs, des oies, des grives, des gulinottes de bruyère, des poules des poules de coudrier, des cigones, des perdrix blanches. Un choix à faire, comme on le voit! Aussi, lorsque le coup de fusil s'était égaré sur quelque gibier peu comestible, Cornélia l'abandonnait-elle aux deux chiens, qui s'en accommodaient volontiers.

De cette abondance de venaison fraîche, il résultait donc que l'on faisait bonne chère — trop bonne même. Ce qui amenait M. Cascabel à prêcher la sobriété à ses artistes.

"Enfants, prenez garde d'engraisser!... répétait-il! La graisse, c'est la ruine des articulations!... C'est le fléau de l'acrobate!... Vous mangez trop!... Que diable, de la modération!... Sandre, il me semble que tu commences à prendre du vandre!... Fi donc!... A ton âge!... Tu n'es pas honteux!"

— Père, je t'assure...

— N'assure rien!... J'ai bonne envie de te mesurer tous les soirs, et si je trouve du bedon, je te le ferai rentrer dans l'estomac! C'est comme Clou!... Il engraisse à vue d'œil!

— Moi, monsieur patron!...

— Oui, toi, et il ne convient point qu'un paillasson soit gras... surtout quand il se nomme Clou!... Tu finiras par t'arrondir comme un muîds de bière...

— A moins que je ne tourne à l'échelas sur mes vieux jours!" répondit Clou en serrant sa ceinture.

La Belle-Roulotte eut bientôt à passer le Taz, qui verse ses eaux dans le golfe de l'Iéniscéi, à peu près au point où l'itinéraire venait couper le Cercle polaire arctique pour pénétrer sur la zone tempérée. On voit par quelle oblique il s'était dirigé vers le sud-ouest depuis le départ de l'archipel des Liakhoff.

A ce propos, M. Serge, toujours très écouté, crut devoir expliquer à son auditoire habituel ce qu'était ce Cercle polaire, au delà duquel le soleil, pendant l'été, ne s'élève jamais à plus de vingt-trois degrés au-dessus de l'horizon.

Jean, ayant déjà quelques notions de cosmographie, comprit l'explication qui fut donnée par M. Serge. Mais M. Cascabel eut beau tendre tous les ressorts de son intelligence, il ne parvint pas à s'imaginer ce qu'était ce Cercle polaire.

"En fait de cercles, dit-il, je ne connais que les cerceaux à travers lesquels s'élancent les écuyers et les écuyères! Après tout, ce n'est pas une raison pour ne point arroser celui-là!"

Et le Cercle polaire fut arrosé d'une hémisphère à l'autre.

La traversée du Taz ne s'opéra pas sans quelques difficultés. Aucun bac n'assurerait la communication entre les deux rives de ce petit lleuve, et il fallut trouver un passage guéable — ce qui demanda quelques heures. Les deux Russes montrèrent beaucoup de zèle, et, à plusieurs reprises, ils durent se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture, afin de dégraver les roues du véhicule.

Ce transbordement se fit avec moins de peine, le 16 mai, lorsque la Belle-Roulotte eut à se transporter de l'autre côté du Pour, étroite rivière qui n'est ni rapide ni profonde.

(A suivre)

VIN MARIANI



ADELINA PATTI.

A Monsieur Mariani,
En souvenir de son excellent vin de Coca.

ADELINA PATTI MOLINI.

Depuis au-delà de trente ans, tous les médecins prescrivent le **Vin Mariani**

POUR LE CORPS ET L'ESPRIT.

C'est un vin recommandé dans tous les grands hôpitaux de Paris. Il est nourrissant, fortifiant, et refait le système tout entier. Son goût exquis le rend particulièrement agréable.

Chaque essai prouve son efficacité.

C'EST LE MEILLEUR DE TOUTS LES VINS.

LAWRENCE A. WILSON & CIE

Sont les seuls agents du Canada pour ce vin, ainsi que pour le champagne "Gold Lack."

28 ET 30 RUE DE L'HOPITAL, - MONTREAL.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant lundi, le 1^{er} octobre, après-midi et soir.

Le grand succès du jour, W. H. POWER, drame irlandais. Peintures de mœurs saisissantes.

IVY LEAF

Mettant en scène le jeune comédien et vocaliste irlandais de grand talent, Smith O'Brien et une excellente troupe d'acteurs, chansons et danses nouvelles. Magnifiques décors et effets mécaniques merveilleux.

Prix : 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m.

Semaine suivante: "THE LIFE GUARD."

QUEEN'S - THEATRE

Cette semaine, avec matinée samedi:

La femme mystérieuse,

ANNIE ABBOTT

La merveille du 19^{ème} siècle.

Dans son joli entretien tel que présente au mois de juin dernier à ce dit théâtre.

Semaine suivante - 22, 23 et 24 octobre:

"The Burglar"

25, 26 et 27 octobre:

MARIE-LOUISE BAILEY

Pianiste de la cour de Saxe.

Prix : 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m. : chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels.

Telephone 4032.

L'ART DE PASSER SON TEMPS AU COIN D'UNE RUE

—Bonjour, mes amis, dit un monsieur en abordant un groupe d'amis au coin du Bureau de Poste.

—Ce n'est pas un bon jour, dit l'un d'eux, puisqu'il pleut.

—Ce que je veux dire, c'est que ce soit une bonne journée pour vous tous.

Tous en chœur :

—Ce n'est pas une bonne journée pour nous, par ce que nous avons une promenade rentrée.

—Ce que je voulais dire c'est que ç'aurait été une bonne journée pour vous, si ç'avait été une bonne journée.

—Ça l'aurait pu, mais comme ça ne l'a pas été, ça ne l'est pas.

—Ça... lut, messieurs.

L'IMBÉCILE DE MÉDECIN

A la campagne :

La femme.—Le docteur me l'a bien dit qu'il faut que tu restes un grand mois sans travailler.

La mari.—Est-il fou? Il devrait savoir que c'est difficile pendant les récoltes. Je ne devrais pas l'écouter.

Après un moment :

—Enfin! C'est dur; mais il faudra bien s'y soumettre. L'animal!

La femme.—Il dit aussi que tu dois éviter toutes fatigues, surtout la chasse et la pêche.

Le mari.—L'imbécile! Qu'est-ce que tu veux que la pêche et la chasse me fassent? Ah! bien non, par exemple.

Vieille fille (au piano).—"Je voudrais être petit oiseau..."

L'enfant terrible.—Je connais un oiseau que tu ne pourrais pas être.

La vieille fille.—Qu'est-ce que tu as encore à dire, petit méchant? Quel oiseau?

L'enfant terrible.—Une volaille: monsieur Alfred disait hier que tu n'es plus une poulette.

5c CHACUN
Bon Cigare Feuille de la Havane
CREME DE LA CREME
"PANATELLA FINA"
4 POUR 25c
Belle Feuille de Havane
CREME DE LA CREME
"CONCHA ESPECIAL"
Ils sont FAITS à la MAIN avec le meilleur Tabac choisi de la HAVANE
Fumez toujours les meilleurs
Nous avons réduit NOS PRIX pour faire face aux Temps Durs.
CREME DE LA CREME
Ce sont nos principales grosseurs. Ils comprennent toutes les qualités qui constituent le Cigare de première qualité. Grosseur actuelle et forme démontrées par les Vignettes.
CIGARES
De n'importe quelle force
Toutes les couleurs
10c NET
"REINA VICTORIA EXTRA"
CREME DE LA CREME
Arôme exquis
"LA SOLEDAD"
Désiant n'importe quel Cigare importé sur le marché
Reina Victoria Flor Fino
Yumbagogu
15c CHACUN
Ou 2 pour 25c

Creme de la Creme Cigar Co.

Montreal

UN NOUVEAU COURS CAPITALISTES - -

A PARIS

L'excellent Professeur de "Déclamation Théâtrale", MADAME GUIDON, nous prie de rappeler — à celles de nos lectrices qui se proposent de venir passer, à Paris, la prochaine saison d'hiver — l'inauguration de son

COURS DE "DICTION MONDAINE".

Ces leçons de prononciation française impeccable (absolument réservées aux gens du monde) seront données dans les salons de l'Éditeur Quinzard,

24 rue des Capucines, à Paris.

Ecrire à cette adresse — en se recommandant du journal.

Le Correspondent Parisien du SAMEDI.

- - SPECULATEURS

VOUS FEREZ BIEN . . .

D'ACHETER

. . . PAR L'ENTREMISE

— DE —

FRED. R. ALLEY,

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL.

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT.

JEU DE POKER

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume 25 centins, franc de port, en vente aux bureaux du SAMEDI.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS **DU**
DR GODERRE



POUR
GUERISON
CERTAINE

DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Étourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18 - 24

The Firimite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire
ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de parterres (à l'épreuve du froid), et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

— ET —
Coin des rues des Allemands et Vitre
mars 31 - 24

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulars, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Puncartes,
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement
Exécutées, Caractères
de Luxe.

À meilleur marché que partout ailleurs.

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Français de toutes sortes, Pin, Épinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1-95



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.
av. 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

J. W. BLANCHET

MARCHAND

1948 RUE NOTRE-DAME

Tient constamment en mains un assortiment de

Merceries

pour hommes, des plus complets et dans les derniers goûts.
Spécialité: Chemises de toutes sortes faites à ordre, dans le plus court délai.
Tel. Bell 1365.

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN

AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1937. MONTREAL
avril 7-95

N'achetez pas
un article inférieur.
Le meilleur moyen
pour cela,

ACHETEZ

— LES —

ALLUMETTES DE
E. B. EDDY.

21 juil. '35.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

Oct 6 '35

A VENDRE

Un Magnifique TERRAIN

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par
127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

NO 516 RUE CRAIG

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 15 septembre 1894

36,263

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire). — Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie, 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LA REVUE DU XX SIÈCLE, bi-mensuelle, abonnement, 20 frs. par an, 7 rue Pierre le Grand, Paris. No spécimen franco sur demande.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christorn, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs.; Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ

CHOCOLAT

Planteur

COMPOSÉ UNIQUEMENT
de CACAO et de SUCRE

A PARIS

Et dans TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive: les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.